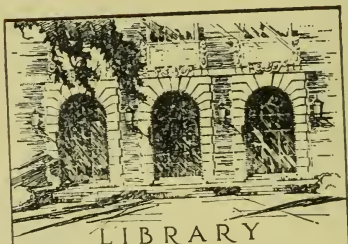
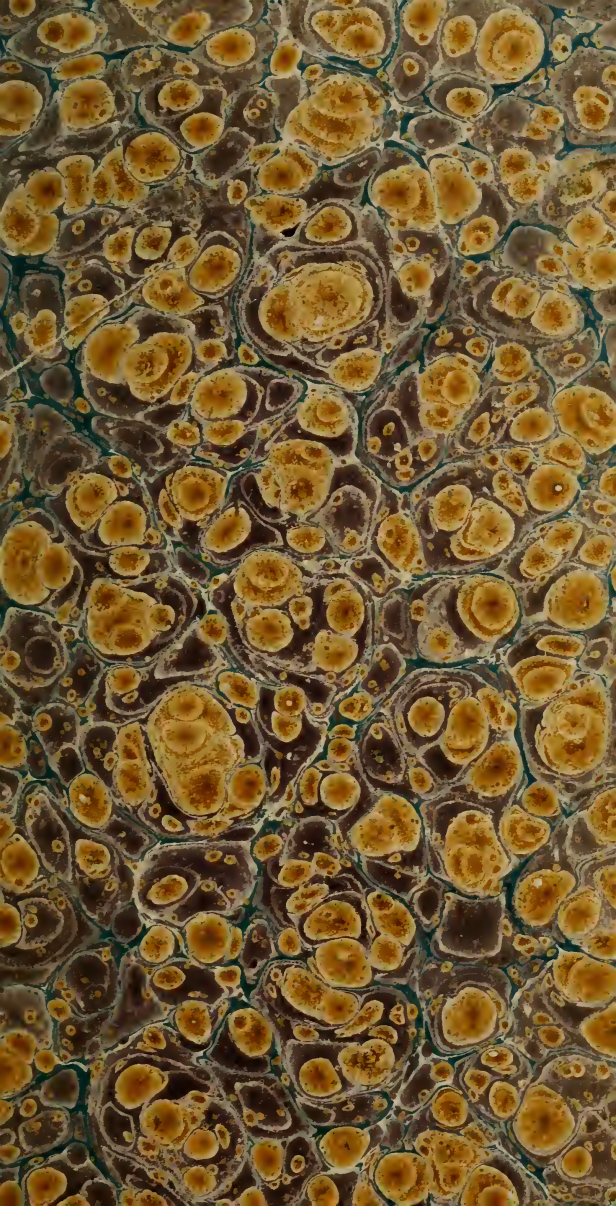
823
N78mF
v. 4



LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS

823
N 78 m F
v. 4



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Illinois Urbana-Champaign

http://www.archive.org/details/mathildeoulesang04norm

MATHILDE.

IMPRIMERIE D'A. BÉRAUD,
RUE DU FOIN-SAINT-JACQUES, N°. 9.

MATHILDE

OU

LES ANGLAIS EN ITALIE;

Roman du Jour,

TRADUIT DE L'ANGLAIS DE LORD NORMANBY,

PAR

LE TRADUCTEUR D'ÉLISA RIVERS, D'OSMOND, ET DES ÉPREUVES DE MARGUERITE LINDSAY.

« Blush I not?
Can you not read my fault with in my cheek?
Is not my crime there? » —

TOME QUATRIÈME.

Paris,

DENAIX, LIBRAIRE,

RUE DU FAUBOURG SAINT-HONORÉ, N° 62.

1826.

823
N78mF
v.4

MATHILDE.

CHAPITRE I.

» Je ne puis souffrir une promenade aussi publique que celle de la villa Reale, dit Mathilde à Ormsby, peu de jours après leur arrivée à Naples. »

» Ma bien aimée, répliqua-t-il, laissez-moi vous conjurer de ne pas vous livrer à des idées aussi folles. Vous m'affligerez extrêmement si vous

voulez ainsi vous condamner à la retraite. Il ne vous faut qu'un peu de résolution : tâchez seulement de conserver l'indifférence que vous avez toujours éprouvée pour les personnes dont les préjugés vous portent à vouloir les éviter : mais toutes celles, auxquelles vous pouvez désirer vous réunir, sentiront combien les circonstances extraordinaires dans lesquelles vous vous trouviez, doivent vous faire paraître excusable. J'espère voir bientôt Mathilde, devenue mon épouse, rendue à cette société dont elle est faite pour être le plus bel ornement ; mais si vous persistez à vous enfermer ainsi, vous me rendrez aussi misérable que vous le serez vous-même. »

« Cher Ormsby ! quoique je ne sois pas entièrement persuadée par vos raisonnemens, car je crois que vous êtes dans l'erreur, cependant je suis touchée de l'effet dont vous me menacez et dont vous seul pouvez juger. Moi ! vous rendre misérable ! Non, jamais je ne ferai volontairement quelque chose qui puisse y contribuer. Puisqu'il le faut, allons donc à la Chiaja. »

Ormsby, reconnaissant de la concession qu'elle lui avait faite, était de très-bonne humeur, et fit tout ce qu'il put pour dissiper l'embarras que causait alors pour la première fois à Mathilde l'admiration universelle que sa présence excitait.

La fin de l'été et le commence-

*

ment de l'automne sont peut-être les saisons où il se trouve le moins d'Anglais à Naples ; de sorte qu'ils avaient presqu'entièrement parcouru la promenade sans rencontrer beaucoup de leurs compatriotes, et n'en avaient pas vu un seul dont ils connussent la figure, lorsqu'Ormsby aperçut, sur un banc à l'extrémité de la grande allée, quelqu'un qui s'étendait nonchalamment en dévorant un papier-nouvelle anglais, et il reconnut un homme de sa connaissance, Harry Wordsworth, dont on peut se rappeler que l'arrivée en Italie avait été annoncée à Mathilde, dans la lettre de Mistriss Mechlin.

Harry Wordsworth était un de ces jeunes gens, dont on ne saurait

trop expliquer le succès général dans la société; il était cadet, et sa famille n'avait rien de remarquable; il avait la physionomie vive et agréable, bien que ses traits n'eussent aucune régularité : en disant cela, nous avons à peu près passé en revue tous les avantages qu'il possédait réellement, quoiqu'il fut parvenu à se faire une réputation *colossale*.

Il était aussi pauvre que les cadets le sont ordinairement; néanmoins il ne se refusait aucune jouissance. Ce jeune homme professait hautement le principe de ne faire jamais que ce qui lui plaisait, et cependant il était regardé comme la meilleure créature du monde. Etant superficiel et n'ayant aucune connaissance en littérature,

il pouvait pourtant parler *ad captandum* sur tous les sujets ; enfin, sans avoir beaucoup d'imagination ni de sensibilité, la manière gaie et décidée qu'il prenait avec les hommes, le faisait passer pour un très-agréable garçon, et l'adresse insinuante avec laquelle il flattait les femmes lui donnait auprès d'elles la réputation de n'être que *trop aimable*.

Nous le laisserons expliquer lui-même tout à loisir pourquoi il avait quitté ainsi le théâtre de ses succès, et surtout à une époque de l'année où il n'est pas de mode d'aller en Italie.

Ormsby l'ayant connu depuis l'enfance, et ayant toujours été accoutumé, quand il le rencontrait, à lui

faire toutes les démonstrations d'amitié qui pouvaient être compatibles avec l'indifférence qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre, l'aborda en lui disant: « Harry, comment vous portez-vous? par quel hasard êtes-vous ici? » Harry se leva et lui riposta par ces mots : « Ormsby, mon cher ami, comment êtes-vous? » Puis se tournant vers Mathilde qu'il connaissait peu, il tâcha de rendre le son de sa voix le plus intéressant possible, et lui serrant vivement la main, il l'assura qu'il était ravi de la voir; puis se retournant de nouveau vers lord Ormsby, tenant encore dans sa main la gazette qu'il lisait: « Eh bien! Ormsby, dit-il, savez-vous que votre jument est en passe de gagner le St.-Leger? »

« *Non capisco* (je ne comprends pas), dit Ormsby, bien que je suppose que vous parlez par figure, car je n'ignore pas que plusieurs de vos métaphores sont de ce genre. »

Par figure ! C'est tout-a-fait le contraire, je parle littéralement et à la lettre. Pour vous le prouver, je vous dirai que je parierais votre jument la *Comus* contre toute autre. »

» Écoutez, mon cher Harry, vous êtes, je crois, le premier qui ait jamais employé les phrases de *Tattersall* (*) dans la villa Reale. Le fait est que j'avais oublié que je possédais une telle chose qu'une jument qui s'ape-

---

(*) fameux Maquignon de Londres.
(*Note du Traducteur.*)

lait la *Comus*; je n'ai pas pensé à elle depuis le temps où elle errait en liberté dans le Parc d'Ormsby ; mais vous excitez ma curiosité. Qu'avez-vous donc entendu dire à son sujet ? »

« Ce qui devait me mettre hors de moi-même, répondit Harry: cette maudite *Derby* m'a battu complètement, elle a passé la *favorite* à York ! Auguste, voyez cet article, ajouta-t-il, en tenant la gazette dans sa main. D'abord la jument baie d'Ormsby, dite la *Comus*, s'élança la première, fit plusieurs tours, ne fut jamais étourdie, et gagna sans peine, d'une ou deux minutes, le Pandemonium de Mr. Leggin, qu'elle avait dépassée dès le commencement de la course. »

Ainsi le Pandemonium peut aller au diable. La jument la *Comus* me ramènera chez moi, vous pouvez y compter; mais comment est-il possible que vous soyez un assez indigne favori de la fortune pour avoir oublié que vous aviez une jument nommée la *Comus*? Eh bien! si elle gagne le St.-Leger, vous l'apellerez *Mathilde*, et alors vous n'aurez plus aucune excuse pour l'oublier.

Il y avait quelque chose dans cette dernière saillie de Mr. Harry Wordsworth, qui causa une impression désagréable aux deux personnes qui l'entendaient, particulièrement à Mathilde; car, dans une situation aussi délicate que la sienne, l'idée que son nom deviendrait proverbial et serait

répété sans cesse, lui était insupportable. Le fait est que Harry Wordsworth avait parlé un peu inconsidérément, non par un embarras positif, car à aucune époque de sa vie on n'aurait pu l'en accuser; mais par une sorte de gêne qu'il avait souvent éprouvée, et qui tenait à ce qu'il ne savait pas bien comment il serait reçu par son ancien ami Ormsby, avec lequel il avait eu quelque dispute à propos des courses de chevaux, le jour de son départ pour le continent. Il eut assez de tact pour s'apercevoir que l'allusion qu'il avait faite si légèrement au nom de Mathilde, n'était pas reçue d'une manière très-favorable; détournant donc ce sujet de conversation, il reprit ainsi :

« Mais, sur ma parole, Ormsby, si vous continuez à rester si souvent hors de votre pays, vous oublierez bientôt la différence qui existe entre White et Boodle (*), et vous deviendrez entièrement incapable de discuter, dans l'un, sur le mérite des jeunes beautés qui paraissent dans le monde; et, dans l'autre, sur les espérances de la moisson nouvelle. »

« Mon, cher ami, dit Lord Ormsby, quelqu'absurde que cela puisse vous paraître, j'ai entendu quelques personnes parler sur des matières au

---

(*) Deux clubs très-connus à Londres, *White* est le club des Torys et des élégans; *Boodle* est le club où se réunissent les Membres du Parlement et les grands propriétaires.

(*Note du Traducteur.*)

moins aussi importantes que celles-là, et qu'elles n'entendaient pas davantage. Ce siècle-ci est bien superficiel. Les connaissances solides de nos ancêtres paraissent trop fortes pour des têtes telles que les nôtres, et nous les avons échangées contre une espèce de commérage qui se répand sur toute la surface de la société. »

Mathilde désirant remonter en voiture, Ormsby et Wordsworth se séparèrent : le premier n'étant pas très-satisfait de cette rencontre. Le fait est que l'habitude seule avait familiarisé autrefois Lord Ormsby, avec les manières d'Harry Wordsworth; mais en les retrouvant ainsi tout à coup dépouillées des prestiges qui

pouvaient les lui faire paraître agréables, elles lui laissaient une impression assez défavorable.

Le lendemain matin, tandis que Ormsby était sorti et que Mathilde faisait de la musique, Harry Wordsworth passa sa tête noire et bouclée entre les battans de la porte qui était à moitié ouverte, et dit : « Vous êtes ici, belle dame? » d'un ton léger et important qui semblait plutôt vouloir dire je suis ici, que vous êtes ici.

La manière de Mathilde avait toujours été particulièrement faite pour réprimer l'impertinence, et il est certain que jamais elle ne fut plus sévère et plus propre à en imposer que pendant le tête-à-tête qui suivit l'arrivée de ce jeune étourdi, qui s'était ainsi

présenté lui-même ; mais toute sa froideur échoua auprès de cet importun si confiant, si sûr de lui-même. Il s'étendit à côté d'elle sur le sopha ; et, tandis qu'il parlait de choses indifférentes, ses yeux se fixaient comme par hasard et avec l'expression de la plus vive admiration sur son charmant visage. Ensuite il la pressa avec un enthousiasme affecté, de charmer son oreille en continuant de chanter ; et quand, pour éviter d'entendre davantage ses fastidieux complimens, elle consentit très-froidement à faire ce qu'il lui demandait, il se rapprocha d'elle et passa son bras autour du dossier de sa chaise d'un air qui lui parut familier et offensant.

Une grande partie de cette manière

d'être lui était habituelle et tenait à ce qu'il était ce qu'on appelle communément un homme sans façon; mais elle frappa Mathilde, qui ne le connaissait pas beaucoup auparavant, comme lui étant spécialement appliquée, et elle ne l'attribua qu'à un manque de respect qui était la triste conséquence de sa position actuelle. Les réflexions que cette idée fit naître en elle furent bien amères, et produisirent un tel effet sur ses nerfs, qu'elle eut quelque peine à garder cette apparence de calme qu'elle désirait beaucoup conserver. Enfin l'arrivée d'Ormsby vint la tirer de cette situation désagréable. Wordsworth partit aussitôt, après s'être familièrement invité lui-même à

venir dîner avec eux le lendemain.

Ormsby était de très bonne humeur. « Je vous disais bien, Mathilde, s'écria-t-il, qu'il n'y avait pas de doute que vous ne pussiez, si vous le vouliez, être bientôt rendue à la société; que le monde était assez clairvoyant pour montrer de l'indulgence en réfléchissant aux circonstances particulières de votre situation actuelle, et qu'après avoir obtenu le divorce, vous serez par degré, mais généralement bien reçue de nouveau dans la société. »

— « Cher Ormsby, je n'ai certainement rien vu jusqu'à présent qui puisse altérer mon opinion à cet égard, quand même je serais disposée à me flatter. »

— « Eh bien! laissez-moi seulement vous raconter ce qui m'est arrivé ce matin. Je ne sais pas si je vous ai jamais parlé d'une de mes cousines, appelée mistriss Laceby. Elle est femme de l'amiral Laceby, qui commande notre flotte à la hauteur de l'île de***; C'est la personne la plus stricte et la plus rigide qui existe, et on croit généralement qu'elle possède toutes les vertus chrétiennes, à l'exception de la charité. Elle eut une fois une buerelle avec ma pauvre mère, parce que, malgré l'extrême bonté de celle-ci, elle avait choqué quelques-uns de ses préjugés. Imaginez donc quelle a été ma surprise quand, en la rencontrant ce matin, elle m'a abordé aussitôt, m'a dit qu'elle n'était débarquée

que d'hier en revenant de l'île de***, et qu'elle avait entendu dire qu'une partie de ma famille était ici. Elle s'arrêta un moment, parut hésiter avant de prononcer votre nom, et finit par me dire qu'entre parens on devait oublier tout ce qui était passé; elle m'a demandé où je logeais, et m'a quitté en me disant qu'elle viendrait ici demain.

— « Je suppose, dit Mathilde, que c'était elle dont Mr. Wordsworth voulait parler quand il disait qu'il ne concevait pas comment je pourrais m'arranger avec la parente que j'avais ici, et qui était si extraordinaire. Il n'a pas voulu m'apprendre son nom; mais il a ri, et m'a assuré qu'il ne doutait pas qu'elle ne vînt me voir. »

Bien que le caractère de mistriss Laceby ne parût pas devoir faire espérer à Mathilde qu'elle trouverait beaucoup de plaisir à la connaître; cependant ses sentimens, que l'impertinence de Wordsworth avait blessés sensiblement, furent calmés par la pensée qu'elle voulait lui donner une marque d'attention en lui faisant cette visite.

CHAPITRE II.

Ormsby s'était engagé à aller voir, le lendemain matin, une maison dont on lui avait dit que la situation leur conviendrait mieux que celle du logement qu'ils occupaient maintenant; il laissa donc Mathilde seule pour recevoir mistriss Laceby.

Mathilde s'était toujours trouvée fort à l'aise dans la société, et n'y éprouvait ordinairement aucun em-

barras : cette aisance est sans doute la conséquence naturelle d'une bonne éducation et d'un grand usage du monde ; mais, dans sa situation actuelle, ses sentimens ne pouvaient rester les mêmes. La confiance en soi-même, bien qu'on en ait quelquefois l'apparence, ne peut exister véritablement, sans le respect pour soi-même. La faute de Mathilde était trop récente, et la conscience de sa honte trop profonde dans son cœur, pour qu'elle pût avoir l'espoir de retrouver cette assurance qu'elle n'avait plus ; et on peut dire qu'elle avait contribué elle-même, par ses réflexions, à se donner une extrême agitation et une espèce de tremblement nerveux, tandis qu'elle attendait la visite de mis-

vient d'apprendre qui était en ce moment sous sa protection. »

« Mais, dit lord Ormsby pétrifié d'étonnement, irrité et impatienté tout-à-la-fois du contenu de ce billet, qui donc pouvez-vous avoir vu ce matin ? »

« La dame qui était ici ce matin, dit le domestique, vous attend là-haut dans le salon avec Mr. Wordsworth. »

Lord Orsmby passa devant Mathilde, en montant l'escalier, et lorsqu'il ouvrit la porte, il reconnut la veuve de son frère, Annabelle, lady Ormsby, qui était étendue familièrement sur le sopha près d'Harry Wordsworth; il l'avait beaucoup connue lorsque sa conduite n'était pas

aussi décriée qu'elle le devint avant sa soudaine élévation à la Pairie.

« Eh bien! mon cher ami, dit Harry, comme vous êtes en retard? nous vous avons attendu, espérant que vous nous donneriez du thé, et nous allons manquer l'opéra. »

Pendant un moment, Ormsby resta stupéfait de la bizarrerie de sa situation, mais bientôt sa résolution fut prise; et, s'adressant à la charmante Annabelle, il lui dit: « Si votre Seigneurie voulait me permettre d'avoir avec elle une minute de conversation, peut-être, éviterait-elle de l'embarras à elle-même, et à cette dame, ajouta-t-il en montrant Mathilde qui entrait alors. »

« Oh! je ne veux pas me mêler

triss Laceby. Prêtant attentivement l'oreille au bruit de toutes les voitures qui se succédaient en roulant le long des dalles de lave, elles lui paraissaient s'avancer avec une rapidité extraordinaire, et elle éprouvait une sorte de soulagement lorsqu'elle se persuadait que chacune d'elles avait passé sa porte.

« Comment, se disait-elle, pourrais-je supporter la pensée de voir une femme qui, d'après l'opinion d'Ormsby, possède toutes les vertus, excepté la charité ! quand l'idée seule qu'elle exerce cette vertu pourrait rendre sa présence supportable à une pauvre créature déchue comme moi. Il faudra que je me soumette à la protection méprisante d'une per-

*

sonne qui, portée peut-être par des raisons de famille à me faire une politesse, trouvera sans doute nécessaire de me prouver que cette entrevue lui est désagréable, en me la faisant paraître telle à moi-même. Je crois déjà la voir là, devant moi, se reculant avec affectation dès que je voudrai m'approcher d'elle. Je me représente trop bien d'avance sa voix sévère, sa physionomie imposante, et sa conversation contrainte. Ah! que tout cela n'est-il fini ? »

Tandis qu'elle tâchait d'écarter ces fâcheuses images, une voiture s'arrêta à la porte, et, après un délai qui parut interminable à Mathilde, son serviteur italien entra, et annonça une dame dont il dit qu'il ne pou-

vait pas bien prononcer le nom, mais qu'il ressemblait à celui de milord.

« La voilà donc! pensa-t-elle; et elle se leva pour recevoir cette visite si redoutée; mais quelle fut sa surprise, lorsqu'au lieu de voir une personne dont la tournure était roide et empesée et les traits imposans, elle vit une taille peut-être un peu trop épaisse, des traits réguliers quoiqu'un peu prononcés, un teint fort éclatant que l'art avait contribué à rendre plus brillant encore, et un costume qui faisait ressortir les avantages de celle qui le portait, quoiqu'il fût recherché au point d'être presque de mauvais goût. »

Mathilde avait eu à peine le temps

de faire ces réflexions en voyant entrer la parente d'Ormsby, lorsque, loin d'être abordée par elle d'un air froid et impérieux, elle la vit étendre ses bras, et venir l'embrasser d'une manière plus cordiale que délicate. Mathilde ne sut pas d'abord si elle devait en croire ses yeux, ou accuser Ormsby d'avoir bien peu de discernement, et elle était disposée à supposer qu'il y avait eu quelque méprise, lorsqu'elle fut rassurée en l'entendant parler ainsi : « Je savais bien que je vous trouverais chez vous puisque vous aviez appris que c'était moi qui devais venir vous voir. J'étais déterminé à vous faire visite, parce que je sentais quelle était votre situation ; et, d'après les relations qui existent

entre nous, j'ai résolu de vous protéger, quoique je puisse avoir à me plaindre des procédés de lord Ormsby, et de ceux de quelques personnes de la famille. Oubli et pardon, voilà ma devise; et si je puis vous rendre quelque service, vous n'avez qu'à parler. Je vous présenterai à ma société pour peu que vous en ayez envie. »

« Oh! non, répondit Mathilde, je ne dois pas m'y attendre, ni même le désirer; mais je vous assure que je suis plus reconnaissante de cette attention de votre part, que je ne puis vous l'exprimer, et je ne l'attribue qu'à l'amitié que vous avez pour Ormsby et qu'il inspire à tous ceux qui ont quelques relations avec lui. »

« C'est tout-à-fait le contraire, ma chère, lui dit cette dame: c'est beaucoup plus pour vous que pour lui. J'ai une ancienne querelle avec lui et avec sa vieille mère qui est une méthodiste. »

Bien que Mathilde fut préparée à entendre Mistriss Laceby parler de lady Ormsby d'une manière défavorable, par suite de cette ancienne inimitié dont Auguste supposait, d'après son caractère irascible, qu'elle avait gardé le souvenir; cependant elle ne put s'empêcher d'être fort étonnée de voir appliquer à une telle personne l'épithète de *méthodiste*.

Elle lui répondit donc : « J'ai été fâchée d'apprendre que vous aviez eu, avec lady Ormsby, quelques dif-

férences d'opinions qui vous ont portée à vous quereller avec elle. »

« Moi ! me quereller avec elle ! c'est elle qui m'a cherché querelle ; tout cela n'a pas le sens commun. Je suis aussi facile à retourner dans tous les sens, que le serait un vieux gant. »

Du moins on ne dira pas que mistriss Laceby est une femme élégante, pensa Mathilde ; satisfaite de la réputation que lui assurent ses hautes vertus, elle néglige les grâces plus frivoles que donne l'usage du grand monde. Sa manière, avec moi, quoiqu'un peu brusque, est infiniment plus bienveillante que je n'aurais osé l'espérer. »

Sa nouvelle connaissance quitta

alors la chaise sur laquelle elle s'était assise, et, se jetant sur le sopha à côté d'elle, lui dit : « Quel amour de robe vous avez là, ma chère! permettez-moi d'envoyer ma femme-de-chambre en prendre le patron ! Je déclare qu'elle est à tourner la tête. »

Mathilde ouvrit les yeux, et resta muette d'étonnement à l'idée qu'une personne citée pour sa pruderie, non seulement recherchait sa société, mais voulait se mettre comme elle.

« Eh bien! n'ayez donc pas l'air étonné comme cela, ma chère. Est-ce que j'ai dit quelque chose d'extraordinaire? Je ne prétends pas être aussi jolie que vous, avec une robe semblable à la vôtre. Je vois bien que

vous allez me dire que vous n'aviez pas une pareille pensée ; mais je ne veux pas rester pour faire mentir votre physionomie. Il faut que je vous quitte maintenant. Je vous présenterai à toute la société dans laquelle je vis ici. En fait d'Anglais, je ne vois que quelques hommes, mais je vous ferai faire connaissance avec la comtesse de Franca Vita, la marquise Bellocchi, et quelques-unes de mes amies italiennes. Il vient chez moi peu de jeunes gens à la mode ; sans cela je ne devrais pas vous introduire ainsi dans ma société, car avec ces jolis yeux qui brillent à travers ces longs cils, je vous assure que vous finiriez par ensorceler tous les hommes. »

En disant ces mots et la saluant

d'un air aussi amical que lorsqu'elle était entrée, elle quitta l'appartement.

Combien tout ce que je viens de voir est étrange et inexplicable! pensa Mathilde : j'ai souvent entendu dire que l'habitude de vivre en pays étranger peut contribuer beaucoup à changer les manières; mais je n'aurais jamais cru possible que cela pût être vrai à ce point. Elle ne ressemble en rien au portrait qu'Auguste m'a tracé d'elle, si ce n'est par son antipathie profonde pour lady Ormsby. Je la trouve très-déplaisante, mais pas du tout de la manière dont je m'y attendais. On aimerait presqu'autant être réprimandée par une telle personne, que d'en recevoir des témoignages d'amitié.

Quand Ormsby rentra, Mathilde ne s'appesantit pas beaucoup avec lui sur ce sujet, car elle se sentait de l'éloignement pour sa nouvelle connaissance, et ne pouvait en parler avec plaisir. Ormsby paraissant désirer qu'elle cultivât l'amitié de sa cousine, elle tâcha d'éviter le seul sujet de conversation sur lequel ils différassent d'opinion.

Harry s'étant excusé de venir dîner chez eux aussi cavalièrement qu'il s'y était d'abord invité, Ormsby et Mathilde, après un court repas suivi d'une longue promenade, rentraient chez eux à la nuit tombante, lorsque le domestique remit à lord Ormsby un billet de mistriss Laceby dont il ne put d'abord comprendre le sens;

il commençait ainsi : « Mistriss Laceby présente ses complimens à lord Ormsby, et ne croit pas nécessaire de l'informer, que ce n'est que parce qu'elle s'est trompée et a pris la personne qui réside ici, et qui se fait appeler lady Ormsby, pour lady Ormsby la douairière, qu'elle a été induite en erreur au point de s'informer où elle demeurait, et de dire qu'elle viendrait la voir. Mistriss Laceby ne lui fera pas beaucoup d'excuses pour cette étrange méprise, parce qu'elle est sûre que le bon sens de lord Orsmby doit l'avoir empêché de supposer, un seul moment, que mistriss Laceby pût prendre assez peu de soin de sa propre réputation, pour se permettre d'avoir des relations avec la femme qu'elle

des secrets de famille, dit négligemment Harry Wordsworth. Je pars pour l'opéra. *A rivederla*, Signora, (au revoir, madame), dit-il, à Mathilde, puis il prit congé d'elle.

Alors Ormsby pria de nouveau sa belle-sœur de le suivre dans l'appartement voisin, et ils laissèrent Mathilde seule; ne sachant pas quelle était cette dame, elle ne pouvait comprendre ce que tout cela voulait dire. Cependant en jetant les yeux sur le billet de mistriss Laceby, qu'Ormsby avait laissé tout ouvert sur la table, elle s'aperçut bien qu'il y avait quelqu'étrange méprise qui ne pouvait finir que par lui causer une grande mistification.

Elle ne resta pas long-temps en

suspens, car Annabelle entra bientôt dans la chambre d'un air indigné, en s'écriant : « Elle n'avait qu'à s'informer d'avance à qui elle avait affaire. En vérité elle aurait bien pu réfléchir plus long-temps avant de s'enfuir avec vous. Je ne lui ferai jamais autant de tort que vous ne lui en avez fait ; je puis en répondre ! Je vous prie de vous rappeler que je suis une honnête femme, et que j'ai un état dans la société. Je voudrais bien savoir laquelle de nous deux souffrirait le plus de l'application de ce vieux proverbe : *Les oiseaux qui ont le même plumage se réunissent.* J'étais la femme légitime de votre frère, et si j'avais eu des enfans, ils vous auraient déshérité ; mais que seront vos

marmots, si vous en avez jamais ? »

Lord Ormsby interrompit cette tirade en la conduisant doucement, mais avec fermeté, près de la porte et faisant appeler la voiture de lady Ormsby.

« Eh ! bien, dit-elle en s'en allant, vous vous repentirez de tout ceci, vous et cette dame qui pleure là-bas. Je ne m'abaisserai pas jusqu'à lui donner l'épithète qu'elle mérite. »

Mathilde sentit amèrement une mortification à laquelle sa malheureuse situation l'exposait si constamment, mais qu'elle éprouvait pour la première fois.

CHAPITRE III.

Ce fut en vain qu'Ormsby s'efforça d'effacer les impressions pénibles et le sentiment d'humiliation que l'entrevue que nous venons de rapporter avait produits dans l'esprit de Mathilde.

« Comment est-il possible, chère Mathilde, lui disait-il, que vous vous laissiez ainsi émouvoir par l'emportement vulgaire de cette odieuse

créature? On ne doit pas s'étonner qu'une personne comme elle soit assez aveugle pour ne pas être frappée de la différence évidente qui existe entre une seule erreur peut-être pardonnable, et le vice le plus enraciné; il n'est pas surprenant non plus qu'elle fasse tous ses efforts pour tâcher de vous rabaisser jusqu'à elle. On devait s'attendre qu'elle ne pourrait contenir l'extrême violence de son caractère, lorsqu'on lui rapellerait la différence qui existe entre elle et vous ; différence que ses sentimens dépravés l'empêchent d'apercevoir elle-même, ou que son impudence la porte à penser qui échappera aux yeux des autres. »

Il arrive souvent, répondit Ma-

thilde en secouant la tête, que des instrumens qui nous étaient inconnus viennent nous ouvrir les yeux sur notre véritable situation, et écarter le voile que la passion y avait placé pendant quelque temps, pour nous empêcher de nous juger nous-mêmes. « Oh ! cher Ormsby, ajouta-t-elle avec émotion, tout ce que cette odieuse femme a exprimé dans son dégoûtant langage, n'est que trop vrai. »

« Comment pouvez-vous parler ainsi, dit Ormsby presqu'en colère, lorsqu'elle a eu l'audace de se comparer, tout avilie qu'elle est, avec une créature charmante et délicate comme vous, qui avez seulement cherché un refuge contre une oppression intolérable, dans la protec-

tion de celui qui avait d'abord reçu votre foi, dont vous avez été ensuite séparée par un indigne artifice, et à qui vous serez bientôt unie par des liens indissolubles ? »

« Que ce jour n'est-il arrivé, dit Mathilde ! je me soumettrais de bon cœur à toute la pénible publicité qui accompagne le divorce, si, en souffrant avec patience cette honte momentanée, je pouvais espérer alléger le poids de mes fautes. Oui, cher Auguste, bien que je sois obligée d'avouer que j'éprouve un plaisir coupable lorsque vos yeux se fixent sur moi avec l'expression de l'amour, cependant dans les courts momens de réflexion que me laisse votre tendresse dévouée, je sens un remords

dévorant, qui m'avertit que nous menons une vie criminelle ; ce que cette femme a dit n'est que trop vrai, sa situation actuelle est plus respectable que la mienne. »

« Je ne puis supporter de vous entendre répéter une telle folie, reprit Ormsby, avec un peu d'aigreur, comment pouvez-vous employer, en parlant d'elle, le mot *respect* ? Vous ne savez pas combien elle a honteusement abusé de la confiance de mon pauvre frère ! et je parie que, si elle valait la peine qu'on prît quelques informations sur elle, nous trouverions que la vie qu'elle mène maintenant est tout aussi méprisable que celle qu'elle menait avant son mariage. »

« Cela peut être, répliqua Mathilde: si elle abuse des avantages dont elle était indigne, elle n'en a que plus de reproches à se faire. Mais pouvez-vous vous étonner de me voir éprouver d'amers regrets, lorsque je ne puis me disssimuler que je suis réduite à une situation qui me défend de considérer comme une insulte l'offre qu'elle m'a faite de me lier avec elle? »

« Je ne serai jamais offensé d'aucune des choses que vous pourrez faire, lui dit Ormsby d'un ton plus doux: si vous avez remarqué quelque aigreur dans ma manière, c'était seulement parce que vous refusiez obstinément de vous rendre justice à vous-même. Reprenez votre sérénité, et

vous me rendrez aussitôt la mienne.»

« En vérité, répliqua Mathilde, ce n'est jamais faute d'efforts si je ne réussis pas à vous paraître contente, car je ne puis être insensible aux immenses sacrifices que vous avez faits pour moi, ni oublier que vous avez droit d'exiger que je fasse du moins tout ce qui sera en mon pouvoir pour vous procurer, dans votre intérieur, autant de consolations qu'une pauvre créature coupable et déchirée par le remords, comme je le suis, pourra vous en donner. »

Ormsby ne savait que lui répondre, il fit à la hâte deux ou trois tours dans la chambre, puis s'arrêta un moment sur le balcon, ignorant s'il parviendrait plus facilement à la

calmer et à la consoler en lui répétant les mêmes raisonnemens, ou en convenant de la justice des reproches qu'elle se faisait à elle-même.

Enfin, tâchant de retenir ses larmes, Mathilde continua ainsi en lui serrant tendrement la main : « Pardonnez-moi si je vous afflige; mais cette femme a dit une chose qui a déchiré profondément mon cœur. Ma honte ne finira pas avec ma misérable existence ! Oh ! Auguste, je ne puis supporter la pensée que je ne vis que pour transmettre mon infamie à une créature innocente, que, dans peu de mois, une preuve vivante de mon déshonneur sera pour moi la source des plus cuisans remords. Laissez-moi, je vous

*

en conjure, jouir tant que je le pourrai de ces douces caresses que je devrai à l'ignorance de l'enfance; car le premier rayon d'intelligence apprendra à mon enfant à rougir de celle qui lui aura donné le jour. »

Il était impossible qu'un tel sujet de conversation ne produisît pas beaucoup d'impression sur Ormsby; il n'était pas exempt d'orgueil de famille : au contraire, quoiqu'il ne fût jamais hautain ni offensant, il le possédait à un degré qui allait presque jusqu'à la faiblesse. Il avait souvent parcouru la longue galerie d'Ormsby Castle, et avait pris un grand plaisir à considérer tous les signes de noblesse dont elle était remplie, et à compter tous les

illustres anneaux par lesquels sans aucune interruption cette ancienne baronnie s'était perpétuée successivement pendant plusieurs siècles. Il n'avait pu contenir son indignation lorsque son frère fit un mariage si honteux. Il était donc impossible qu'une image plus douloureuse pût être offerte à son esprit, que celle de son premier enfant, de l'enfant de Mathilde repoussé comme illégitime, errant, et banni loin du château de ses parens, pendant qu'il verrait son nom et sa famille s'éteindre avec lui, et l'ancienne propriété de sa maison passer à des collatéraux. Oppressé par cette idée, quelque désir qu'il eût d'adoucir la douleur de Mathilde, il ne savait comment s'y prendre, ou

quelle consolation lui offrir, tandis que lui-même sentait d'une manière si poignante toute la force de ses argumens et toute l'étendue de ses regrets. Il garda donc le silence et la laissa continuer ainsi sans l'interrompre.

« J'ai toujours envié plus que toute autre chose au monde les sentimens d'orgueil maternel que vous et Émilie inspiriez à votre mère. J'ai désiré souvent pouvoir dans un âge plus avancé avoir un tel fils et une telle fille, et je pensais que, si j'étais destinée à n'être mère que d'un seul enfant, je serais embarrassée de choisir entre les soins constans et les attentions respectueuses d'une tendre fille, ou les qualités brillantes d'un

fils chéri, dont les succès viendraient charmer mon oreille; mais à présent, je n'ai plus que le choix des maux. Si j'ai un fils, il souffrira toutes les mortifications que donnent un rang perdu, une situation douteuse, un nom disputé; si j'ai une fille, elle sera exposée à d'autres humiliations plus amères encore: on doutera de sa moralité, on évitera toutes relations avec elle, et mon enfant saura que ce qui rend son existence si pénible n'est dû qu'à la faute et à la honte de sa mère! »

» Oh! c'en est trop, chère Mathilde, dit Ormsby, je ne puis supporter cette idée; mais il est encore possible de prévenir une telle calamité. J'attends chaque jour de Londres la

UNIVERSITY OF ILLINOIS LIBRARY

nouvelle que les arrangemens qui précèdent le divorce ont été commencés. Il n'y a que la sordide avarice de sir James, qui l'empêche de consentir à renoncer à ce qui lui revient de votre fortune, et qui soit cause de tous les retards. C'est un sujet d'une nature beaucoup trop délicate pour qu'on puisse tenter de s'arranger à l'amiable ; sans cela, avec quelle ardeur je faciliterais l'accomplissement de nos désirs en faisant disparaître son objection. C'est un singulier testament que celui de votre oncle.»

» Oui, sans doute, dit Mathilde, qui saisit avec empressement ce moyen de changer un sujet de conversation qui lui était si pénible ; et plusieurs des événemens de mon en-

fance ont été de même étranges et mystérieux. Je crois vous avoir parlé une fois d'une entrevue très-bizarre que j'eus avec un moine étranger, le jour qui précéda celui où je partis de Rome si précipitamment. Ses demi-confidences à l'égard de ma famille, qu'il me promit d'achever le lendemain au moment où nous fûmes interrompus, firent alors une profonde impression sur mon esprit, quoique les événemens déplorables qui eurent lieu immédiatement après m'en aient fait pendant quelque temps perdre le souvenir. Je ne puis vous dire combien je regrette maintenant d'avoir manqué, peut-être pour jamais, l'occasion de faire des découvertes si importantes sur ce qui concerne ma

famille; car sans pouvoir en donner aucune raison positive, j'ai toujours prévu que quelque mystère y était attaché. »

» Ne pensez-vous pas, dit Ormsby, que votre imagination prévenue et disposée à être frappée, a pu vous faire prêter l'oreille aux artifices de quelqu'imposteur qui, se prévalant de ce qu'il a un peu connu votre famille, veut abuser de votre crédulité pour arriver à son but? »

» J'admets, répliqua Mathilde, que votre conjecture est la plus vraisemblable, car il faut en avoir été soi-même témoin oculaire pour s'en former une autre idée; mais il y avait dans sa manière de s'exprimer un

caractère de vérité, auquel on ne pouvait se méprendre, et qui a porté la conviction dans mon esprit. Si vous l'aviez entendu parler de ma mère, vous auriez senti qu'il était impossible de douter qu'il n'eût vu et estimé celle que sa malheureuse fille n'a jamais connue, et dont elle a été privée long-temps avant qu'elle pût savoir toute l'étendue de la perte irréparable qu'elle avait faite. Il m'a dit : « Si vous êtes aussi pure » que celle qui vous tenait dans ses » bras la dernière fois que je vous » vis !... (Hélas ! je l'étais encore ! » Je ne puis penser à tout cela »), continua-t-elle ! « Il paraissait alors avoir l'idée de quelque révélation qu'il était en son pouvoir de me faire,

mais qui exigerait de moi, sinon du courage pour la supporter, du moins du désintéressement pour l'apprendre sans murmurer. »

«Nous la recevrons avec reconnaissance, dit Ormsby, si en nous faisant découvrir quelque défaut de forme dans la disposition de votre fortune, elle peut contribuer à faire cesser les délais qui retardent le divorce, et dont elle seule est la cause. Vous n'êtes pas encore parvenue à détruire mon incrédulité, et je ne puis me persuader que cette étrange aventure ne soit pas une machination inventée par quelqu'imposteur. Mais j'avouerai en même temps que le souvenir que j'ai conservé des réflexions que ma mère et plusieurs de nos voisins de

campagne firent aussitôt après la mort de votre père, et lorsque j'étais enfant, tendent à confirmer le soupçon qu'il y avait un mystère attaché à votre naissance. On n'a jamais su d'une manière certaine le nom de votre mère; mais on croyait généralement qu'elle était étrangère, et que votre père s'y était attaché pendant sa résidence hors de son pays, lorsque les médecins lui ordonnèrent, pour sa santé, d'habiter un climat plus chaud que le nôtre. J'ai entendu dire aussi que l'absence soudaine et inexplicable de votre oncle qui partit pour le Continent, à-peu-près à cette époque, avait beaucoup étonné, d'autant plus qu'on savait positivement qu'il n'avait pas soigné son frère pen-

dant sa dernière maladie. Tout cela fit beaucoup de bruit dans le pays, ainsi que plusieurs autres circonstances que j'ai oubliées depuis, bien que je fusse parvenu à cet âge où l'on permet aux enfans de tout entendre, parce qu'on suppose fort à tort qu'ils ne peuvent pas comprendre; il en résulte qu'ils savent toutes les histoires, non seulement comme on les raconte dans le salon; mais ils connaissent aussi la seconde édition, revue et augmentée, qui se débite chez les bonnes. »

Cette dernière partie de leur conversation, qui les ramenait à un temps passé, avait réussi à calmer assez l'esprit de Mathilde, pour qu'elle fût en état de recevoir la visite de Harry

VVordsworth et celle du colonel Canteen, qui vinrent alors les interrompre.

CHAPITRE IV.

Le colonel Canteen était arrivé depuis peu à Naples, et il avait rencontré par hazard à la promenade Mr. Wordsworth, avec lequel il avait formé cette espèce de connaissance qui, parmi les Anglais, reste souvent au même point pendant des années entières, et consiste seulement à se faire des signes de tête dans les rues, et à lire ensemble les papiers-nou-

velles dans les clubs. C'en était assez cependant pour chercher à Naples à se réunir souvent; et le colonel ayant entendu dire à Harry où demeuraient Ormsby et Mathilde, ils se déterminèrent à leur faire une visite ensemble. Le colonel Canteen, comme nous l'avons déjà dit, était aussi mauvaise langue que gourmand; également ingénieux à répandre le scandale et à inventer des sauces; et aussi fort sur les tracasseries que sur la pâtisserie. Il avait cependant beaucoup d'usage du monde, était peut-être un peu trop pointilleux et avait conservé quelque chose de la politesse de la vieille cour. Il fut donc très-respectueux avec Mathilde, lorsqu'il la rencontra ainsi pour la première fois après son

enlèvement, et ses manières frappèrent notre Héroïne dont l'esprit était si susceptible d'impression, comme formant un contraste agréable avec la familiarité et l'air sans façon de Harry Wordsworth ; cet air, à la vérité, lui était naturel, mais elle ne pouvait se persuader qu'il ne fût pas le résultat d'une impertinence que la situation douteuse, où elle se trouvait alors, lui paraissait autoriser. Le colonel Canteen désirait beaucoup qu'elle allât à St.-Charles, pour entendre un nouvel opéra de Rossini, divinement exécuté par une réunion de talens que l'on trouve rarement sur aucun théâtre. Cette proposition fut appuyée avec chaleur par Harry Wordsworth, qui, fixant sur elle ses

grands yeux mourans, lui dit, d'un air languissant : « Venez-y, je vous » en prie. » Cependant malgré cette nouvelle instance, elle refusa d'abord positivement, car elle avait une extrême répugnance à se montrer en public; mais lorsque les deux hommes qui lui faisaient visite furent soutenus par Ormsby qui lui montra clairement qu'elle le blesserait, si elle n'y allait pas, elle ne put résister davantage, et y consentit quoiqu'à regret.

Quelque passionnée qu'elle fut pour la musique, le hasard voulait qu'elle n'ait jamais vu représenter aucun opéra sur les premiers théâtres d'Italie, depuis son départ de Milan; et l'on peut se rappeler que la pre-

mière fois qu'elle se rendit à la Scala, elle était si occupée de ce qu'on y jouait, qu'elle fut long-temps sans remarquer l'admiration qu'elle excitait parmi ceux dont les yeux étaient plus accoutumés que les siens à l'obscurité d'une salle de spectacle italienne. St.-Charles était aussi très-obscur; mais dès l'instant qu'elle entra dans la salle, il lui fut impossible de ne pas remarquer que, de chaque loge, on semblait la désigner d'un air de mépris, et elle s'imaginait que sa honte était le sujet de toutes les conversations pendant l'intervalle des morceaux de musique.

« Je crois apercevoir d'ici mes anciens amis les Olinski, dit Ormsby. Madame Olinski paraît toujours aussi

jeune que ses filles. On les appèle les trois *Grâces de la Pologne*, leur manière de vivre et leur costume les feraient prendre pour les trois sœurs. Il faut que j'aille les voir. »

Mathilde le suivit d'un œil inquiet hors de la loge. Elle ne pouvait être jalouse; cependant elle n'aimait pas à le voir si joyeux en retrouvant une femme qu'il avait connue autrefois; elle n'était pas non plus très-satisfaite que le colonel Canteen et Mr. Wordsworth, eussent entendu Ormsby louer devant elle avec tant de chaleur une famille qui, d'après son propre récit, ne devait pas être très-respectable. Il était vraisemblable qu'il avait parlé légèrement; mais ses paroles pesaient douloureusement sur son cœur.

Sa loge se trouvait si mal placée, qu'elle était destinée à éprouver, ce soir-là, toutes sortes de mortifications. D'abord, Ormsby venait de la quitter, et elle était plongée dans les tristes réflexions que lui inspirait son absence. Le colonel Canteen lui racontait une longue histoire à laquelle elle s'efforçait d'avoir l'air de prendre part; Harry Wordsworth, qui était placé vis-à-vis d'elle, promenait sa lorgnette tout au tour de la salle, lorsqu'elle aperçut immédiatement derrière la chaise de Harry, un énorme chapeau surchargé et entouré d'une profusion de plumes; et Mathilde reconnut les beaux yeux noirs d'Annabelle Ormsby qui étaient fixés sur elle. Un mo-

ment après, cette dame avança un bras bien arrondi, tout couvert d'une douzaine de bracelets, frappa doucement sur l'épaule de Mr. Wordsworth, et s'adressa à lui dans ses termes. « Ah! Harry, vous étiez donc dans cette vilaine loge là-bas avec ma soi-disant sœur; quoiqu'elle ne soit pas plus ma sœur par la loi que par l'affection.

Annabelle lui faisant signe de s'approcher davantage, ayant l'air de lui parler bas, bien que Mathilde entendît distinctement tout ce qu'elle disait, et s'adressant avec affectation à Harry, en italien, comme pour éviter qu'elle pût la comprendre (car Annabelle avait une légère teinture de cette langue, qui la rendait très-vai-

ne); elle ajouta *Che sia il tuo dovere di far geloso quello mio maledetto fratello* (il est de votre devoir de rendre jaloux mon maudit frère).

« *Tace! tace!* (Taisez-vous ! taisez-vous) ! dit Harry dont l'assurance, jusque-là imperturbable, fut confondue par l'impudence bien supérieure de son amie, tant il est vrai qu'il n'y a pas d'homme qui ne le cède sous ce rapport à une femme hardie et effrontée.

Mathilde en eut bientôt une preuve frappante; car pour éviter de recevoir d'elle d'autres conseils sur sa conduite, Harry fut obligé de quitter la loge. La place qu'il y avait occupée fut prise aussitôt par le colonel qui, ne trouvant pas que Mathilde soutînt

assez vivement la conversation, fut charmé de profiter de cette occasion de se placer dans un endroit où il avait la vue de toute la salle, et montrant du doigt la loge à côté de celle que l'aimable veuve avait choisie, il s'écria tout à coup : « Ah ! voilà l'amiral ! Comment vous portez-vous, Amiral ? depuis quand êtes-vous arrivé ? comment vous portez-vous, Mistriss Laceby ? »

Une voix de femme haute et affectée répondit à ces questions, et lui riposta par celle-ci : « Etes-vous seul ici, colonel ? » Un long cou maigre, qui paraissait peu accoutumé à se plier, s'avança alors avec difficulté hors de la loge, et les spectateurs purent admirer tout à leur aise des

traits durs et prononcés ornés d'une manière fort convenable par une toque très-régulière et très-symétrique. Cette tête ne tarda pas à disparaître; car dès que les petits yeux gris de Mistriss Laceby eurent rencontré ceux de Mathilde, qui cherchaient le plus possible à se cacher; ce censeur sévère se recula avec horheur, et elle s'entoura le plus qu'elle put du rideau de sa loge, comme pour se préserver du danger d'être exposée à un voisinage qu'elle redoutait tant.

Il faut que j'aille tout de suite parler à l'amiral, dit le colonel Canteen, il y a si long-temps que je ne l'ai vu. Permettez-moi de sortir un moment, Lady Mathilde, et il quitta la loge.

Quand notre Héroïne se trouva seule, elle s'efforça en vain de continuer à fixer ses yeux sur le théâtre, et à borner exclusivement son attention à la musique; elle ne pouvait s'empêcher de jeter de temps en temps un regard sur la loge opposée où Ormsby avait sans doute été reçu avec beaucoup de cordialité par la mère et par les filles; elle s'apercevait bien qu'il tâchait de leur être agréable; il était impossible aussi qu'elle n'entendît pas quelques mots de la conversation qui avait lieu à sa droite et à sa gauche. Rien pourtant ne lui indiquait qu'il fût question d'elle d'une manière particulière; car la veuve n'était occupée qu'à rire et à s'amuser avec quelques jeunes ita-

liens qui semblaient être de sa société intime. Mais pendant les intervalles où ils parlaient à voix basse, elle pouvait entendre distinctement la voix aigre et perçante de mistriss Laceby, qui paraissait pénétrée d'indignation, et prononçait son nom avec l'accent du mépris, en répétant sans cesse ce qu'elle pensait d'elle. « L'im» pudente créature ! oser se montrer » ainsi en public ! Il faut qu'elle » n'ait aucune honte ! » Le colonel Canteen essayait en vain de protester contre cet arrêt.

Mistriss Laceby, était une de ces personnes qui ne s'occupent qu'à juger leur prochain. La découverte d'un défaut ou d'un vice dans une autre lui paraissait l'équivalent de

la pratique de la vertu pour elle-même. Fière de la régularité et de la sévérité de sa propre conduite, elle blâmait la faiblesse des autres, se croyait le droit, en négligeant tout ce qui est aimable et attrayant, de rendre la vertu odieuse et son intérieur insupportable. Critiquant avec une persévérance infatigable, ceux que la passion avait entraînés à abandonner leurs devoirs domestiques, elle croyait qu'il lui était permis de donner sans cesse à son mari sujet de désirer, mais en vain, qu'elle suivît leur exemple, et le laissât en paix.

D'après tout ce que Mathilde avait vu et entendu ce soir-là, elle ne sentit que trop profondément la différence qui existait entre la situation

d'Ormsby et la sienne. Il est vrai qu'ils étaient en ce moment parfaitement unis, et elle n'avait jamais eu aucune raison de douter de son affection. Au contraire, son dévouement pour elle semblait s'être accru à mesure que leur liaison était devenue plus ancienne. Mais s'il arrivait un jour que quelque chose vînt à détruire cette intimité, combien les conséquences de leur séparation seraient différentes pour l'un et pour l'autre! D'après la manière dont il venait d'être reçu par les Olinski, elle se persuadait que non-seulement Ormsby reprendrait sa place dans la société, mais que sa retraite passagère le ferait peut-être rechercher encore davantage qu'au-

paravant ; mais elle, au contraire, quel serait son sort ? D'après ce qui venait de se passer, elle voyait bien que si elle était privée de la protection d'Auguste, elle serait exposée à tous les genres d'outrages ; que les personnes les plus sévères et les plus dépravées de son sexe, même celles qui différaient d'opinion sur tous les autres points, se réuniraient pour l'éviter, et que les hommes n'auraient à choisir qu'entre une négligence méprisante, ou des attentions plus insultantes encore.

La peine que lui causa ces réflexions, lui fit paraître le temps bien long, tandis que seule, dans sa loge, elle attendait avec tant d'impatience le retour d'Ormsby. Elle se sentait

aussi blessée de voir qu'il ne remarquait pas qu'elle était seule ; elle ne le voyait plus sur le devant de la loge des Olinski, où il se trouvait peu d'instans auparavant, et elle en avait conclu qu'il était parti pour venir la retrouver. Elle s'attendait à chaque minute à lui voir ouvrir la porte, lorsqu'elle s'aperçut que Madame Olinski parlait avec beaucoup de chaleur à quelqu'un qui était assis au fond de sa loge, et cette personne ayant avancé un moment la tête, elle reconnut Ormsby. Cette découverte lui parut trop pénible à supporter, étant déjà si abattue ; et elle fut encore bien plus consternée, quand elle vit le rideau se baisser avant qu'Ormsby fût de retour, et qu'il lui

dit en entrant dans sa loge : « Comme ce ballet a été court ! je ne croyais pas qu'il dût finir sitôt ; sans cela, je serais revenu auparavant.

« Vous l'avez trouvé court? répliqua Mathilde : quant à moi, j'ai cru qu'il ne finirait jamais. » — « Avez-vous été long-temps seule, ajouta Ormsby? Le colonel était encore avec vous lorsque j'ai voulu venir vous rejoindre il y a quelque temps, mais Madame Olinski a insisté pour que je ne les quittasse pas si promptement ; ils sont tous si aimables dans cette famille! »

Mathilde ne crut devoir faire aucune réflexion sur ces éloges ; car en ce moment, ils descendaient l'escalier, et étaient entourés d'une foule

immense ; mais quand ils furent montés en voiture pour retourner chez eux, Ormsby lui dit encore : en vérité, je n'ai jamais vu nulle part des gens aussi agréables que les Olinski.

« Cher Ormsby, répliqua Mathilde d'une voix émue ; êtes-vous bien sûr que ce n'est pas le contraste de la soirée que vous venez de passer, avec la vie que vous menez ordinairement, qui vous fait penser ainsi ? Tout le monde vous paraîtrait amusant en comparaison de votre pauvre Mathilde, qui n'a plus maintenant cette gaieté et cette vivacité ; résultat d'un esprit tranquille et d'une âme en paix avec elle-même, et n'a pas encore cette assurance que l'habitude pourra peut-être lui donner un jour. »

Il y avait quelque chose de plaintif dans l'accent de sa voix, lorsqu'elle lui fit ce doux reproche, qui toucha sensiblement Ormsby. Un esprit naturellement animé et fait pour la société, et le plaisir d'avoir retrouvé d'anciennes connaissances qui lui étaient fort agréables ; bien qu'il eut pu mieux choisir, lui avaient donné pendant quelques instans l'apparence de la négligence envers Mathilde ; cependant non-seulement l'ardeur de son affection pour elle n'était pas diminué ; mais il éprouvait toujours beaucoup de peine, lorsqu'il avait blessé les sentimens des autres ; il était donc extrêmement affligé de voir qu'elle avait remarqué son oubli, et était mécontente de sa conduite.

« Pouvez-vous croire que les agrémens frivoles de tous les Olinski du monde parviendraient jamais à me consoler d'avoir causé un moment de chagrin à ma chère Mathilde, s'écria-t-il avec ardeur ? Il pensait sincèrement alors ce qu'il lui exprimait, et l'avertissement qu'il venait de recevoir, le rendit plus attentif que jamais pour elle, et plus dévoué à celle qu'il chérissait uniquement.

CHAPITRE V.

On pourra peut-être reprocher à mon Héroïne de n'avoir senti péniblement la honte de sa situation que depuis qu'elle était exposée au mépris du monde, et d'avoir paru jouir auparavant de quelques intervalles de bonheur. Mais il faut qu'on se rappelle qu'elle était privée, depuis bien longtemps, de toute affection et de tout bonheur intérieur, et qu'elle se trou-

vait maintenant l'objet du dévouement exclusif d'un homme dont l'unique occupation semblait être de lui dissimuler tout ce que son sort pouvait avoir de pénible, pour ne lui montrer que l'excès de son amour. Cependant, à mesure que plusieurs incidens de ce genre vinrent successivement réveiller dans son âme de meilleurs sentimens; ses remords et la conscience de sa honte devinrent de plus en plus cuisans, et ses intervalles de bonheur plus rares et plus troublés.

Désirant saisir toutes les occasions d'adoucir le plus possible ce que la situation de Mathilde avait de douloureux et l'empêcher de porter continuellement ses pensées sur les mortifications qu'elle pourrait éprouver

dans la société, Ormsby lui proposa de faire une partie à Paestum; Mathilde y consentit volontiers, et le colonel Canteen et Mr. Wordsworth demandèrent la permission de les accompagner. La route de Naples à Paestum était délicieuse, car on se trouvait dans la saison où les excursions sont le plus agréables.

La pluie cesse entièrement le premier septembre; l'éclat d'un ciel sans nuage reparaît dans toute sa splendeur et avec une nouvelle fraîcheur que la longue durée d'un temps sec avait momentanément détruite; les parties de campagne n'offrent pas en Italie, comme en Angleterre, de grandes chances de désappointement. En Angleterre, une matinée long-temps

attendue et destinée à une belle promenade, commence souvent par des ondées continuelles, le ciel se couvre de nuages épais, et après un long débat pour savoir, si on ira, ou si on n'ira pas, lorsque les victimes choisies se déterminent enfin à persévérer; les parasols sont remplacés par des parapluies; la bande joyeuse s'enveloppe dans d'épais manteaux, et part avec des visages sinistres, pour tâcher de goûter un pénible plaisir, en faisant probablement *une partie d'eau;* car on a des chances pour avoir cet élément au-dessus et au-dessous de soi, et pour prendre du moins un bain, si l'on n'est pas noyé. Mais en Italie, la pluie se déclare à des époques fixes, fait son devoir,

et ensuite il n'y a plus aucune raison de craindre ni de douter.

Quand ils arrivèrent à Paestum, Mathilde s'arrêta pour faire un léger croquis, et ces trois messieurs allèrent parcourir les ruines; leur attention fut bientôt attirée par les restes d'un repas très-substantiel, qui leur prouva qu'on avait fait ce jour-là une autre partie que la leur; et quelques bouteilles vuides de Porter leur indiquèrent, à n'en pouvoir douter, que cette réunion était composée d'Anglais.

« On peut reconnaître les traces de nos compatriotes, comme les campemens des tribus indiennes, par les os des victimes qu'ils ont dévorées, dit Ormsby, en montrant à ses compa-

gnons quelques carcasses et quelques ailerons bien nettoyés.

« En vérité, nous sommes devenus un peuple tout à fait ambulant, dit Harry Wordsworth; tous nos citoyens désertent la Tamise pour le Nil, le pont de Londres pour les Cataractes, et préfèrent un *pique-nique* dans les pyramides, aux côtelettes de la maison rouge (1). Mais cette tribu-ci me paraît bien vorace, si on en juge par le ravage qu'elle a fait. Regardez toutes ces précieuses enveloppes du fond desquelles ces restes déchirés ont été arrachés avec tant de

(*) Taverne près de Londres, très-renommée pour les bonnes côtelettes; les Anglais y font des parties, comme les Parisiens à la Rapée pour y manger des matelottes.

(*Note du Traducteur.*)

cruauté, ajouta-t-il, en prenant du bout des doigts, avec beaucoup de précaution pour ne pas salir ses gants, une pacotille de *Galignani's Messengers* qui avaient servi à couvrir la profusion de comestibles qu'ils venaient d'engloutir.

« Vous rappelez-vous, dit Ormsby, l'indignation du docteur Johnson, en racontant le sang-froid de cet homme dont le patriotisme ne s'échauffait pas à la vue des plaines de Marathon, et dont la piété ne devenait pas plus vive au milieu des ruines d'Iona ? Qu'aurait-il donc pensé de ceux qui ont pu ainsi sucer des os de poulet sous les ruines du temple de Paestum ? »

« Eh bien! dit Harry, il est très-

probable qu'ils avaient cette sorte de philosophie qui constitue le bonheur; si on en croit cette maxime d'un Français, *pour bien jouir de la vie, il faut avoir un mauvais cœur et un bon estomac.*

« Tout cela est très-beau, dit le colonel Canteen, qui jusques-là avait gardé le silence, mais n'avait pas écouté sans intérêt une conversation dont la gourmandise faisait le fond principal; mais, ajouta-t-il, on ne peut pas consentir à mourir de faim sur des pierres; ces pilliers seraient de dure digestion, quelque propres qu'ils puissent être aux réflexions et à la rêverie. »

Dans ce moment, des voix et des éclats de rire, entendus dans le loin-

tain, annoncèrent l'approche de la partie dont les méfaits précédens avaient tant attiré leur attention, et à l'angle du bâtiment opposé à celui où se trouvaient nos trois voyageurs; et près de l'endroit où Mathilde dessinait, parut un grand nombre de messieurs et de dames dont l'air dégagé, le ton joyeux et le bavardage confus prouvaient qu'ils étaient sous l'influence de cette extrême excitation que les Anglais seuls éprouvent après leur repas. Mathilde ressentit aussi une impression désagréable; car elle crut reconnaître, au milieu de cette confusion de paroles, des voix qu'elle avait entendues auparavant; et cette idée fut péniblement confirmée pour elle, quand elle dis-

tingua la voix glapissante de mistriss Hobson, qui s'élevait par-dessus tous les autres.

« Eh bien ! vous pouvez dire tout ce que vous voudrez, s'écriait-elle, mais ce temple, cette maison, ce pest-town, je ne sais comment vous l'appelez, n'est bon qu'à loger les *Lazarettos*, qui n'ont d'autres murs que des oreillers. »

« Paestum ! Madame, lui dit Simperton, qui se trouvait à sa droite ; *Lazaronis !* Madame, dit Mr. Woodhead, qui était à sa gauche ; et les Lazaronis, ajouta Tom, n'ont que des murs pour oreillers, au lieu de n'avoir que des oreillers pour murs, comme vous le disiez tout à l'heure.

Mathilde, en entendant ces sons déplaisans, baissa son voile du côté par lequel ils se dirigeaient vers elle, et fixa constamment ses yeux sur son croquis; mais, dans le même instant, miss Jemina Hobson qui était très-gaie, très-étourdie, et se trouvait encore dans cet âge innocent où l'on peut du moins supposer qu'on a conservé l'heureuse ignorance des coutumes et des mœurs du monde, dit, tout à coup, « Oh! regardez donc! voilà une dame qui dessine! je vais courir pour voir ce qu'elle fait : » Puis arrivant, en bondissant, tout près de notre héroïne, elle s'écria: Oh! mon Dieu, maman, n'est-ce pas ma tante Mathilde? » Le crayon de Mathilde s'échappa de sa main, et sa tête re-

tomba sur son livre en se voyant ainsi reconnue.

« Qu'est-ce que vous dites, s'écria mistriss Hobson; » Venez ici petite.

« Venez ici Jemina, dit mistriss Simperton. »

« Venez ici tout de suite! répéta mistriss Woodhead. Et toutes les femmes de la famille s'enfuirent aussitôt, et furent suivies par leurs cavaliers. »

« Voilà donc à quoi je suis réduite, pensa Mathilde, en tremblant de la tête aux pieds; suis-je donc condamnée à courber ainsi ma tête humiliée, en présence d'une femme, dont les manières vulgaires et l'esprit commun excitaient mon mé-

pris, et me frappaient sans cesse par leur ridicule? Mais cela doit être! Lorsqu'on ne peut plus se respecter soi-même, tout le reste suit naturellement. O mon Dieu! s'écria-t-elle, en pleurant amèrement, combien je suis déchue! combien je suis avilie! »

Lorsque les Hobson passèrent près de lord Ormsby et de ses amis, ils furent un peu embarrassés de ce qu'ils devaient faire. Mr. Simperton s'arrêta un instant, et sa servilité naturelle envers tous les gens comme il faut, combattant le sentiment qu'il avait des convenances, il s'adressa ainsi, en hésitant, à lord Ormsby : « J'espère que votre Seigneurie n'attribuera notre conduite à aucun manque de

respect, ni à un mépris offensant; mais votre Seigneurie doit bien savoir que les personnes qui portent mon habit doivent faire beaucoup d'attention aux convenances. »

Lord Ormsby fixa de la tête aux pieds ce rigide observateur des convenances, qui se trouvait alors à une distance si considérable de sa cure; il aurait été difficile de décider si son costume de clerc était indiqué par son grand chapeau blanc à large bord et sa cravatte bleu de ciel, ou par sa veste coupée à la mode, son énorme pantalon de nankin, et ses bottes de buffle.

« Sans doute vous avez raison, monsieur, d'agir d'après vos idées sur les convenances, reprit lord Orms-

by; puis ayant assuré ses deux amis qu'il allait bientôt venir les rejoindre, il se rendit près de Mathilde; car il pensait bien qu'elle avait dû être fort troublée de sa rencontre soudaine avec les Hobson, et il désirait qu'ils ne fussent pas témoins de son humiliation. »

Cette société se préparait alors à repartir. Le vieux Hobson n'était pas de la réunion, il avait demandé qu'on le laissât à Naples; ce n'est pas qu'il eût beaucoup de ressources par lui-même; mais il se rappelait que lorsqu'il faisait des affaires à Manchester il avait toujours refusé de se mêler à aucune partie. L'écuyer Woodhead avait conduit sa charmante femme dans un nouveau phaëton, acheté à

l'époque de son mariage; et Tom, qui aspirait à la réputation que son ami avait acquise par son habileté à conduire les chevaux, avait entrepris de servir de cocher à Mr. et mistriss Simperton, à sa mère et à sa plus jeune sœur, et de mener une *caratella* de louage traînée par deux *poneys* calabrois, très-ardens et très-mal dressés.

Tom eut un peu d'humeur de ce départ précipité, et ses notions sur le décorum n'étant pas bien distinctes, il aurait volontiers compromis toutes les femmes de sa famille (qui lui avaient bien recommandé d'éviter lady Mathilde), pour avoir le plaisir d'être remarqué lui-même par les hommes qui l'accompagnaient;

distinction qu'il désirait beaucoup obtenir, parce qu'il regardait ces messieurs comme des gens de la plus haute considération.

« Quelle aventure! dit mistriss Simperton! qu'auraient-ils dit dans le chapitre, s'ils avaient su que Jemina s'était approchée de Mathilde pour lui parler? Si elle l'eût fait, je ne crois pas qu'aucune femme eût osé risquer ensuite de m'adresser la parole. Ne le pensez-vous pas, Mr. Simperton? »

En avant, marche! murmura Tom, en montant sur le siége pour suivre son ami, et exhalant le reste de sa mauvaise humeur, en donnant un grand coup de fouet à un des chevaux calabrois, qui répondit à cet appel en hennissant, ruant et se cabrant.

« Pour l'amour de Dieu, Tom, prenez garde, dit mistriss Simperton, vous ne voudriez sûrement pas m'effrayer dans ma situation ! » Mais Tom, que ses nerfs robustes disposaient peu à avoir égard aux appréhensions des autres, quelqu'intéressante que pût être la situation qui les faisait naître, continua sa manœuvre sans écouter en rien cette prière pathétique qui se trouvait alors fort en contradiction avec l'emportement de ses coursiers rebelles. Ceux-ci donnèrent bientôt au reste de la société un juste sujet de partager les alarmes devenues trop fondées de mistriss Simperton.

Mathilde, n'ayant pu se remettre de l'émotion que lui avait causée cette rencontre imprévue avec les

Hobson, et le plaisir de leur partie étant tout-à-fait gâté, Ormsby devint fort impatient de revenir; et Harry Wordsworth ainsi que le colonel, étant parvenus à faire disposer la voiture de manière à ce qu'elle pût partir peu de temps après que l'autre société se serait mise en route, suivirent le même chemin. Quand ils furent à une petite distance de Paestum, Harry Wordsworth remarqua que les traces des roues de la voiture qui était devant eux, au lieu d'être marquées au milieu du chemin, serpentaient comme les dessins qu'on trace au crayon, autour d'une feuille de papier, pour s'amuser. A peine avait-il fait cette observation, que les postillons poussèrent un cri de joie,

en apercevant quelque chose qui paraissait beaucoup les amuser ; et, étant arrivés à un endroit où le chemin était étroit et les fossés profonds, ils virent, au fond de l'un d'eux, tous les Hobson qui y étaient établis. Les postillons se divertissaient beaucoup de cette aventure, et passaient devant eux au grand galop, lorsque Mathilde s'écria : Oh ! arrêtez ! arrêtez pour l'amour du ciel ! Ils sont peut-être blessés ; peut-être même sont-ils tués ?

Ce ne fut pas l'ouvrage d'un moment de persuader aux conducteurs d'obéir ; mais quand on y fut parvenu, Mathilde pria le colonel de retourner pour voir si quelqu'un d'eux n'était pas blessé, et, s'il en était

ainsi, leur offrir de se servir de sa voiture pour les conduire à la maison la plus voisine. Le colonel se chargea volontiers de la commission ; et, étant arrivé près des Hobson, il s'adressa, en ces mots, à Mr. Simperton, qui était fort troublé, mais semblait cependant avoir supporté cet accident avec plus d'héroisme que les autres : « La personne avec laquelle je suis me charge de vous exprimer ses regrets de l'accident qui vous est arrivé, et de vous dire qu'elle espère que, si une de ces dames a éprouvé quelque mal, elle voudra bien accepter une place dans sa voiture, qui la conduira dans un lieu où elle pourra trouver du secours. » « Vous comprendrez parfaitement que la

délicatesse de sa situation l'empêche de paraître elle-même pour leur offrir ses soins; sans cela elle se serait trouvée très-heureuse de les leur donner.»

« Quoi donc? s'écria mistriss Hobson, en se levant avec dignité du fond du fossé: Non, non! dites-lui que je ne suis pas honteuse de montrer mon visage; non! je ne veux pas: je ne me suis pas *salie*, moi!» Le colonel put à peine s'empêcher de sourire, en observant combien toute sa personne confirmait peu cette assertion; ce que le lecteur concevra facilement, s'il se rappelle que le fossé était très-profond, et que les pluies avaient été récentes et abondantes. Cependant, l'ambassadeur,

qui était un homme bien élevé, fut choqué de la manière grossière dont son message avait été reçu; et, s'étant assuré qu'aucune des personnes de la société n'était sérieusement blessée, il se retira, et ne répéta à Mathilde que la partie de cette réponse, qu'un homme du monde pouvait exprimer en termes polis. Ce fut la dernière fois que Mathilde eût quelques rapports avec la famille Hobson.

CHAPITRE VI.

Peu de jours après cette expédition à Paestum, Mathilde sortit un soir pour aller chercher dans les environs du couvent des Camadules un lieu solitaire, où, éloigné des consolations qu'Ormsby lui prodiguait, elle pourrait s'abandonner en liberté à l'amertume de ses réflexions. C'était un triste plaisir auquel elle s'était livrée, depuis quelque temps, avec une sorte

d'empressement. Elle s'appuyait sur un mur très-bas au-dessus duquel on jouit d'une des perspectives les plus admirables et les plus variées qui soient au monde ; mais tous les charmes de cette belle nature étaient perdus pour elle, et ses yeux errans ne pouvaient s'arrêter sur aucun objet extérieur, tant étaient profondes les douloureuses sensations de son âme.

Enfin, elle se disposait à retourner chez elle, lorsque le premier objet, qui fixa son attention, fut le moine de Saint-Pierre qui se trouvait devant elle. Il paraissait craindre de rompre le silence; cependant, il se détermina à lui parler ainsi : « J'étais déjà instruit d'une partie de la vérité, et

mes craintes étaient extrêmes. Si vous aviez été, quand je vous ai rencontré pour la première fois, ce que vous êtes maintenant, vous auriez pu passer devant moi sans être interrogée; même alors vous n'étiez sans doute pas heureuse, car vous n'auriez pas tant ressemblé à votre sainte mère qui était accablée de souffrances; cependant jamais elle n'a eu sur sa physionomie l'expression douloureuse qui se peint maintenant sur la vôtre. »

« Oh! non, elle n'en eut jamais une si juste cause, dit Mathilde, j'en prends le ciel à témoin. »

« Vous avez raison, répondit le moine, je sais trop bien ce qui donne à la physionomie une expression sinistre, et quelle est la source des dou-

leurs aussi cuisantes que celles que vous ressentez ; quand on a été en proie à l'amertume du remords, on ne peut se méprendre sur les traces profondes qu'il laisse après lui, mais étant coupable, comme je vois que vous l'êtes, me serait-il permis d'espérer que le récit que j'ai à vous faire et qu'une âme préparée à tous les sacrifices pourrait seule supporter avec courage, ne serait pas rejeté par des oreilles qui sont peut-être indignes de l'entendre. »

« Ne craignez rien, répliqua Mathilde, quoique je sois peu disposée à excuser mes fautes, ne croyez pas, cependant, qu'aucun sacrifice me parût trop difficile à supporter. Si vous connaissiez ma malheureuse

histoire...! » — « Arrêtez ! interrompit le moine, mon devoir m'oblige à vous faire une confidence, mais je ne vous en demande aucune. Pourquoi écouterais-je le triste récit de votre faute? Je suis trop vieux pour me livrer à une vaine curiosité, trop malheureux pour pouvoir offrir des consolations, trop abject pour oser donner des conseils. Mais pour abréger et arriver au but que je me propose, je viens vous apprendre que vous n'avez aucun droit à la terre de Delaval et à ses vastes domaines. »

« Oh ! quelle heureuse nouvelle ! s'écria Mathilde qui pensa aussitôt à l'influence que cette découverte pourrait avoir sur son sort, en facilitant le divorce. »

« Je suis bien aise d'entendre cette exclamation sortir de votre bouche, continua le moine. Alors je ne me bornerai pas à vous faire un récit abrégé, et je ne craindrai plus de donner toutes les preuves possibles de la vérité de ce que j'avance, à une personne disposée à les entendre. Il est inutile que je vous parle beaucoup de moi : qu'il vous suffise de savoir que mon nom est *Mortimer*, que je descends de la plus jeune branche d'une famille catholique anglaise, et que la pauvreté de mes parens les obligea à me faire élever dans une université étrangère. Là, n'ayant aucun autre moyen d'existence, on me destina à la prêtrise. Il était impossible de trouver un état qui fût moins

conforme à mes dispositions naturelles. Ma religion m'excluant dans ma patrie de toutes les professions actives et honorables, mes sentimens patriotiques m'empêchant de vouloir servir contre elle, et mon orgueil de famille me faisant dédaigner le travail assujettissant d'une maison de commerce, il ne me restait plus d'alternative; enfin, ayant prononcé mes vœux, je fus, au bout de quelque temps et étant fort jeune encore, introduit dans la maison de votre grand père, en qualité de chapelain et de confesseur. Vous ne m'accuserez pas de vanité, si je vous dis maintenant que je devins bientôt le favori de toute la famille; mais je n'ajouterai pas, sans éprouver quelque honte, que dans la

place que je remplissais alors, je trouvais que le caractère du feu lord Wakefield s'accordait fort bien avec le mien. J'étais toujours le compagnon de ses plaisirs, et pendant le cours d'une carrière presqu'uniquement consacrée à la prodigalité, je contractai avec lui de grandes obligations pécuniaires. Pendant le temps où il se livrait le plus à une extrême dissipation, j'avais des raisons pour être sûr qu'il avait des projets plus importans, et que l'ambition même alors avait des charmes pour lui. La mauvaise santé de votre aimable et excellent père semblait ouvrir à son frère la perspective de pouvoir parvenir un jour à un but plus élevé; et, tandis que Lord Wakefield m'avait choisi

pour compagnon de voyage dans sa dernière tournée sur le Continent, je rougis de dire que j'étais l'espion secret de toutes ses actions, et dévoué aux intérêts de votre oncle.

» Quand votre père qui allait peu dans le monde devint amoureux de la charmante fille d'un noble Milanais, tous mes artifices furent employés en vain pour prévenir cette union, qui eut lieu secrètement, à cause de la répugnance invincible que montrait la famille de votre mère à lui voir épouser un Anglais. Cependant, dans cette circonstance, ses objections n'étaient motivées sur aucune différence de religion. Ce mariage paraissait devoir donner le coup de la mort aux espérances de mon

patron; et lorsqu'il m'écrivait, il m'accusait avec aigreur de négliger ses intérêts, et me menaçait d'une ruine que l'étendue des obligations pécuniaires qu'il m'avait fait contracter lui rendait toujours facile d'effectuer. Pendant la grossesse de votre mère, lord Wakefield dont la santé avait paru parfaitement rétablie, fut tout à coup attaqué d'une fièvre dangereuse : on désespéra bientôt de sa vie; et ce fut alors qu'il disposa de ses propriétés de manière à laisser tout ce qu'il pouvait légalement donner à son enfant posthume mâle ou femelle. Cependant plusieurs des avantages qui sont la conséquence nécessaire du titre devaient naturellement être perdus si l'en-

fant était une fille. La tutelle fut laissée à la mère, dans le cas où elle survivrait; dans le cas contraire, elle appartenait à l'oncle.

Cet oncle, ayant appris la mort de son frère, se hâta de s'établir dans le voisinage du lieu où il avait rendu le dernier soupir; il y resta caché, mais il conserva avec moi de fréquentes communications; tandis que la malheureuse veuve exilée de sa propre maison, attendait le moment de sa délivrance. Son terme étant arrivé, l'infortunée Rosalia accoucha de deux jumeaux. Je fus le misérable instrument dont se servit lord Wakefield pour cacher à tous les yeux que le garçon était né vivant, et je vous remis seule entre les bras

de votre mère. Elle ne jouit même pas long-temps de cette consolation ; peu de mois après, une mort prématurée vint mettre fin aux peines de son cœur trop sensible, et vous fûtes confiée exclusivement aux soins de votre oncle.

Depuis ce moment la conduite de lord Wakefield envers moi changea entièrement. Je crois qu'il finit par me haïr à cause des services que je lui avais rendus ; et, lorsqu'après avoir voyagé pendant deux ou trois ans, il revint en Angleterre, il me défendit absolument de l'accompagner, et me fit une pension conditionnelle dans le cas où je resterais en Italie, et où je veillerais avec exactitude à ce que l'héritier légitime, qui était confié aux soins mercenaire d'un

paysan, restât caché à tous les yeux.

» Lorsque la guerre se déclara, cette pension me fut payée d'une manière irrégulière, et quand enfin je cessai tout-à-fait de la recevoir, la crainte seule de l'infamie qui s'attacherait à mon nom, si on venait à connaître la part que j'avais prise à cette affaire, m'empêcha de partir pour l'Angleterre, afin d'accabler lord Wakefield des reproches qu'il méritait, et de dévoiler toute sa conduite.

» Mais quoique je sois obligé d'avouer que je n'eus pas le courage de faire ce que l'honneur exigeait de moi, il me fut impossible de supporter l'idée de voir ce noble enfant, destiné par sa naissance à un sort si

différent, condamné à des travaux grossiers ; et je révélai ce secret, que je n'avais pas osé rendre public, à son grand père maternel, le comte Santelmo, qui l'apprit avec une grande joie ; mais à la condition qu'il garderait, à cet égard, un silence absolu. »

« A qui dites-vous ? s'écria Mathilde pouvant à peine respirer. »

« Au comte Santelmo, répéta le moine. »

« Bonté divine ! Santelmo est donc mon frère, dit-elle ; il existe a lors un être que je peux aimer sans crime. »

« Vous le connaissez, ajouta, le moine. Oh ! je vous en conjure, hâtez-vous de lui rendre justice, et de

lui faire la restitution qui lui est due; car, c'est alors seulement que ces vains regrets, ce stérile repentir, qui ont pendant un si grand nombre d'années fait le tourment de ma retraite religieuse, pourront enfin devenir une véritable expiation; c'est alors seulement que je pourrai espérer de fermer mes yeux en paix; et vous, en restituant volontairement ce que la loi vous aurait peut-être un jour forcé de rendre, d'après les preuves que je puis donner, vos erreurs pourront être effacées, et vos fautes pardonnées. »

« J'ai la confiance, dit Mathilde, que, dans aucune circonstance, je ne désirerais garder ce qui ne m'appartiendrait pas légitimement; mais dans

celle-ci, je ne puis me vanter d'avoir le mérite de faire un sacrifice. Dans ma situation, ce sera un grand soulagement pour moi d'être délivrée du fardeau de mon héritage, je le céderais de bon cœur à un étranger : jugez si je n'éprouverai pas une grande satisfaction en le transférant à un homme dont je ne puis douter qu'il n'assure le bonheur. »

« J'ai entendu parler indirectement, dit le moine, des épreuves auxquelles la vie de ce jeune homme a été soumise depuis quelques années, et j'ai été plus impatient que jamais de soulager mon cœur en révélant ce pénible secret. Tant qu'il jouissait tranquillement de son héritage maternel, j'étais moins em-

pressé de lui voir restituer des biens qui ne pouvaient lui être rendus sans de grands changemens et de grandes difficultés ; mais je ne puis supporter la pensée qu'il est errant et exilé, quand j'ai le pouvoir de lui faire retrouver sa patrie et sa fortune, dont je l'ai injustement privé. Je remets donc ici, sans hésiter, entre vos mains les preuves de la vérité de mon récit ; vous les trouverez dans le paquet qui contient ma correspondance avec votre oncle, vous reconnaîtrez son écriture. Je vous répète que je vous les donne avec la plus entière confiance; d'après le peu que j'ai vu de vous, je ne doute pas que vous n'en fassiez l'usage que la justice réclame. Comme mes vœux monas-

tiques et l'habit que je porte rendraient inconvenant pour moi de prendre une part active dans cette affaire, si vous avez besoin de plus amples informations, vous me trouverez ici demain à la même heure. » En disant ces mots, le moine partit à pas lents, et Mathilde se hâta de communiquer à Ormsby les étranges révélations de cette matinée fertile en événemens.

CHAPITRE VII.

Lorsque Mathilde eut appris à Ormsby ces nouvelles étranges et inattendues, il éprouva un vif désir de ne pas perdre de temps pour les approfondir, et pour obtenir du moine, s'il était possible, la confirmation positive de l'histoire qu'il lui avait racontée. Afin de parvenir à ce but, il se détermina à profiter lui même du rendez-vous que Mortimer avait

donné à Mathilde pour le lendemain matin, dans le même lieu et à la même heure, et il parvint ainsi à se faire montrer plusieurs documens écrits de la main même du feu lord Wakefield, que le moine avait encore en sa possession. Il apprit aussi le nom et la résidence du fermier, dans le voisinage de Gênes, dont la terre avait servi d'asile au jeune Santelmo, jusqu'au moment où il avait été rendu à son grand père, lorsque, pendant son enfance, on le cachait à tous les yeux. Il sut où demeurait le prêtre qui avait célébré l'union secrète de ses parens, et qui était maintenant le principal d'un monastère situé au pied des Alpes du côté du Piémont; il y trouva aussi les noms

de plusieurs grands Seigneurs que Mortimer avait connus autrefois, lorsqu'ils résidaient sur les frontières du Piémont et du Milanais, près de la terre des Santelmo, et qui, s'ils existaient encore, pourraient se rappeler plusieurs circonstances du mariage et de la mort de l'infortunée comtesse Rosalia.

L'expérience d'Ormsby ne lui permettait pas de douter que toutes ces autorités ne fussent nécessaires pour confirmer la conviction morale qu'il avait lui-même de la vérité du récit que lui avait fait Mortimer; et l'appuyer de ces preuves légales qui pouvaient seules être utiles à Santelmo.

L'amour de la justice aurait suffi

sans doute pour porter notre héros à ne redouter aucune des peines et des difficultés qui pouvaient contribuer à rendre à un homme malheureux les droits ignorés que lui donnait sa naissance, quand le hasard paraissait avoir mis entre ses mains tous les moyens nécessaires pour parvenir à ce but. Mais, on ne peut nier qu'il n'eut encore d'autres motifs pour souhaiter restituer au comte Santelmo la propriété de ses pères.

Quoique Sir James Dornton ne retardât peut-être ses sollicitations pour le divorce que par le désir intéressé de faire tourner à son profit quelques spéculations qu'il avait entreprises sur la propriété de Delaval, avant d'être obligé de renoncer à cette terre;

cependant on ne pouvait douter, d'après la publicité de l'enlèvement de Mathilde, que la séparation ne dût avoir lieu tôt ou tard. Mais il était de la dernière importance pour Ormsby que ce fût le plutôt possible, car il ne pouvait supporter l'idée que cet acte n'aurait lieu qu'après la naissance de l'enfant que Mathilde devait mettre au monde sous peu de mois. Il envisageait avec horreur la pensée de perpétuer des distinctions si injurieuses dans le sein de sa famille, et de voir son premier enfant, l'enfant qu'il chérirait peut-être le plus, illégitime, et supplanté par tous ceux qui pourraient venir après lui, par ses plus jeunes frères dont le rang serait supérieur au sien.

Désespéré de cette idée, que la bonté de son cœur et son orgueil de famille lui rendaient également pénible, il pensa que l'apparition d'un autre héritier légitime de la propriété de Delaval pourrait contribuer à hâter l'accomplissement de ses vœux ; et que, pour établir les droits de cet héritier, il était nécessaire qu'il s'occupât sans délai, et avec la plus grande activité, à rassembler les preuves indiquées dans les papiers que le moine leur avait remis.

Cependant, malgré cet extrême désir, il ne pouvait se résoudre à quitter Mathilde dans sa situation actuelle. Elle employa toute son influence pour tâcher de l'y décider, et se servit des argumens que son désintéres-

sement lui indiqua comme les plus faits pour le toucher.

« Je n'avais pas cru jusqu'à présent, lui dit-elle, qu'aucun événement pût me familiariser avec l'idée de me séparer de vous, et je croyais encore moins qu'il me serait possible de vous presser de me quitter; mais il est temps de rejeter toutes les considérations qui me sont personnelles, et nous devons enfin une réparation tardive à ceux à qui nous avons fait involontairement tant de tort. »

« Ne vous laissez pas aller à une erreur qui n'est que trop commune; c'est qu'en s'abandonnant à ses passions, on ne fait tort qu'à soi-même. Au lieu de donner à votre mère et à l'innocente Émilie les consolations

que leur bonté méritait si bien, nous ne leur avons apporté que la honte et le chagrin ; mais il est encore en notre pouvoir d'assurer leur bonheur. Je vous ai dit souvent combien je regrettais que la triste situation de Santelmo rendît sans espérance son attachement pour Émilie ; ne perdons pas un moment pour lever la seule objection qui puisse exister contre l'union de deux êtres qui sont si bien formés l'un pour l'autre. »

« Vous ne pouvez le désirer plus que moi, répondit Orsmby ; mais ici, du moins, il n'y a pas une urgence assez grande pour me décider à me séparer de vous en ce moment ; étant assurés mutuellement de leur tendresse, qui pourrait empêcher que

leurs vœux ne s'accomplissent un jour? »

« Ah! cher Ormsby! répondit Mathilde, ce n'est pas nous qui pouvons nous aveugler sur le danger qu'il peut y avoir à différer. Si les objections du monde ne s'étaient jamais interposées pour nous séparer, combien notre situation actuelle serait différente! et si Émilie n'est pas exposée aux cruels artifices qu'on a mis en usage pour nous éloigner l'un de l'autre, réfléchissez du moins combien la situation de Santelmo est plus déplorable que la vôtre ne pourra jamais l'être. Banni, errant sur la surface de la terre, n'ayant point de patrie, point de liens de famille, son âme ardente se révolte intérieurement

contre l'injustice qui le poursuit ; et il est très-probable que tôt ou tard il prendra quelque résolution fatale et désespérée. Devons-nous donc perdre un moment pour le sauver d'une ruine inévitable, et lui rendre dans la société cette heureuse position à laquelle il a de si justes droits, qui lui permettra de se livrer en paix à son amour pour la liberté, d'exercer ses nobles facultés, et de trouver enfin la juste récompense de sa tendresse dévouée.»

Ému par de tels argumens, que fortifiait encore son extrême envie de ne négliger aucun moyen pour presser le divorce, Ormsby avoua qu'il devait à tout hasard tâcher de se procurer les preuves qui étaient

nécessaires pour confirmer la naissance de Santelmo. Comme il leur paraissait évident à tous deux que Mathilde n'était pas alors en état de l'accompagner dans un voyage si long et si fatigant, il devenait inévitable qu'ils se séparassent pendant quelque temps. Cependant elle avait une grande répugnance à rester seule à Naples dont le fracas continuel et l'extrême agitation étaient si peu en harmonie avec la situation de son âme. Nice leur parut une retraite tranquille où elle pourrait convenablement attendre le retour d'Ormsby; et une occasion de s'y rendre par mer s'étant présentée en ce moment, ils en profitèrent avec joie; Mathilde abandonna la superbe Naples, non

seulement sans regret, mais elle n'y pouvait penser sans éprouver un sentiment de dégoût, lorsqu'elle se rappelait tous les chagrins et toutes les humiliations auxquelles l'avaient exposée un séjour qui lui convenait si peu.

Le contraste que leur offrit le lieu de leur destination actuel, avec celui qu'ils venaient de quitter, les frappa beaucoup à leur arrivée. Ils n'entendaient plus ce chaos continuel de sons différens; et cette effervescence de gaieté de la population la plus animée qui soit au monde : tout autour d'eux, au contraire, semblait porter l'empreinte du calme et de la tranquillité; le climat lui-même était doux plutôt que brillant, comme s'il

voulait se mettre à l'unisson avec ceux qui l'habitaient, et être ainsi mieux d'accord avec le pouvoir mélancolique qui lui était confié, celui d'adoucir les souffrances des malades et de retarder du moins, s'il ne pouvait pas entièrement arrêter, les progrès d'un mal trop souvent sans remède.

Avant le départ d'Ormsby, Mathilde s'établit dans une petite *villa*, située dans un lieu très-retiré. Tous deux savaient que cette séparation était inévitable, et ne désiraient pas la différer davantage. Ormsby avait déjà écrit en Angleterre à son homme d'affaire, en lui envoyant la copie des lettres du feu lord Wakefield, et lui avait expliqué les révélations ex-

traordinaires auxquelles elles faisaient allusion. Il lui parlait aussi des autres preuves qu'il attendait et qui devaient en confirmer entièrement la vérité. Il avait quelqu'espérance que ces circonstances, étant annoncées avec adresse aux conseillers de sir James, leur donneraient le désir de faire précéder la publicité de cette découverte par la demande en divorce, afin de sauver la délicatesse du Baronnet, et ne pas le faire soupçonner de ne l'avoir désiré qu'après que Mathilde aurait perdu sa fortune.

Il fut convenu qu'Ormsby s'embarquerait sur une felouque qui le conduirait à Gênes, et se rendrait de là dans la terre des Santelmo, pour tâcher d'obtenir des preuves

évidentes du mariage de sa mère, et de la naissance des jumeaux que les papiers que leur avait remis Mortimer lui donnaient le moyen de se procurer; il avait aussi le projet, si cela était possible, de voir Santelmo lui-même, avant de revenir à Nice.

S'il est difficile de décider lequel des deux éprouva un chagrin plus amer, au moment de leur séparation, il est impossible du moins de douter quel fut celui qui fut le plus longtemps sous l'influence exclusive de cette cruelle impression. Dans toutes les séparations, le lot de ceux qui restent est doublement pénible ; car un changement de lieu produit toujours l'effet inévitable d'affaiblir, s'il n'efface pas entièrement l'amertume

de nos regrets, tandis qu'au contraire l'uniformité de tous les objets inanimés qui sont autour de nous ne sert qu'à fortifier et à nous faire chérir le souvenir de ce que nous avons perdu, de ce qui seul leur prêtait des charmes à nos yeux.

Il y avait encore, dans la situation de Mathilde, des circonstances particulières qui augmentaient chaque jour le trouble et la douleur que lui causait l'absence d'Ormsby. En vain elle essayait de se distraire en contemplant cette belle nature dont elle avait toujours goûté si vivement les charmes, et qui, dans ce lieu en déployait de si variés, même dans les limites étroites de ses promenades solitaires; toujours l'idée qu'Ormsby

n'était plus là absorbait son âme tout entière. Cette pensée faisait échouer tous ses efforts pour conserver son courage. « Il m'a quittée, et je suis seule, se disait-elle à elle-même : combien ma situation est différente de celle d'une épouse vertueuse, qui regrette sans doute avec la plus vive tendresse l'absence momentanée de son mari, mais peut du moins se consoler en pensant qu'elle remplit tous ses devoirs domestiques, et prévoit avec délice un retour qui ne peut être douteux ; mais moi, quels droits pourrais-je avoir à me flatter d'un tel avenir? Il est vrai qu'en me quittant, il m'a pressée contre son cœur, et m'a donné les plus tendres assurances de la durée de son affection ;

mais comment aurais-je la confiance de croire qu'il aura conservé, à son retour, la même vivacité de sentiment? Je ne crains pas qu'il m'abandonne, j'en ai pour garant son honneur, et la bonté de son cœur. Cependant, n'ai-je pas un juste sujet de redouter cette absence? La réflexion ne pourra-t-elle pas contribuer à dissiper les illusions de l'amour, et ne me verra-t-il pas alors telle que je suis! une pauvre créature coupable et déchue! C'est en vain que sa tendresse bienveillante s'efforcerait de me cacher cette funeste conséquence de notre séparation; le plus léger refroidissement dans sa tendresse me frapperait avec la rapidité de l'éclair, et je mourrais si je pouvais y croire.

Si mes craintes sont bien fondées, le seul espoir qui me reste est que le coup affreux, qui m'en donnerait la certitude, me sera du moins épargné. »

CHAPITRE VIII.

Il y a quelque chose de particulièrement mélancolique dans les réflexions que nous inspire la vue d'un cimetière anglais placé au milieu d'une terre étrangère. L'idée que là sont renfermés les restes de tant de personnes dont la carrière a été terminée tout à coup, peut-être même pendant le cours d'un voyage entrepris par plaisir, nous offre une

preuve frappante de l'incertitude de la durée de notre pélerinage ici bas ; la longue liste de ceux qui, pleins de jeunesse et d'espérance, ont vainement cherché dans ce doux climat un asyle assuré contre les attaques d'un mal trompeur, nous montre l'impuissance de tous les efforts humains, lorsqu'il s'agit d'éviter les décrets d'un pouvoir supérieur. Sans doute la raison rejette l'idée que, quand la partie la plus noble de l'homme est délivrée de son enveloppe mortelle, son âme dégagée de ses liens puisse condescendre à donner une pensée à cette petite portion de la terre où sa poussière sera rendue à la poussière. Cependant c'est une faiblesse inséparable de notre pauvre

nature et de son imperfection, c'est une faiblesse que les hommes les plus distingués et les meilleurs ont éprouvée dans leurs derniers momens, que cette anxiété sur le sort auquel leurs restes mortels sont destinés; et le désir que nous ressentons d'être ensevelis près de nos pères est si universel, que nous ne pouvons contempler le cimetière de nos compatriotes dans une terre étrangère, sans ressentir quelque chose de cette compassion qu'excite en nous la sentence qui les condamne à un exil éternel.

L'état de l'âme de Mathilde, la portant plutôt à rechercher qu'à éviter les impressions tristes, elle se rendait souvent dans le cimetière anglais, et sentant qu'elle était de-

venue aussi étrangère à la société que ceux qui reposaient autour d'elle, elle s'occupait à déchiffrer ces inscriptions qui généralement sont l'expression de l'estime du monde, de cette estime qu'elle avait perdue, et consacrent les louanges de ceux qui ont bien rempli ces devoirs qu'elle avait abandonnés.

Dans une de ces promenades mélancoliques et solitaires, elle rencontra une dame anglaise en grand deuil, qui eût l'air, en passant devant elle, de chercher si elle ne se trompait pas en croyant la reconnaître. Dans ce moment, quoique Mathilde crut se rappeler qu'elle avait déjà vu son visage; elle ne put retrouver son nom. Cette dame n'était

plus jeune, n'était pas régulièrement belle ; mais sa physionomie avait une expression agréable quoique triste, et son teint était encore très-éclatant. Après qu'elle fut passée, Mathilde se rappella tout à coup qui elle était, et où elle l'avait vue. « C'est mistriss Sydney, se dit-elle, c'est elle que j'ai rencontrée dans le monde, pendant l'année qui précéda mon mariage. Je me souviens qu'elle me plaisait beaucoup, malgré sa tristesse habituelle que mon oncle trouvait intolérable dans la société ; elle a toujours été tellement citée comme le modèle de toutes les vertus, que, même alors, j'éprouvais quelque crainte auprès d'elle. Oserais-je donc maintenant m'exposer chaque

jour à son regard sévère? Je n'avais ici qu'une consolation, c'était de rester entièrement inconnue, et de ne point être troublée dans ma solitude! »

Ces réflexions et plusieurs autres du même genre avaient contribué à l'attrister encore plus qu'à l'ordinaire, depuis la promenade qu'elle avait faite la veille; et des larmes abondantes venaient de soulager son cœur oppressé, lorsqu'elle sentit qu'on la frappait doucement sur le bras; elle se retourna et vit mistriss Sydney, qui s'adressa ainsi à elle du ton le plus touchant.

«Nous sommes ici, lady Mathilde, les seules créatures vivantes qui aient eu quelques rapports ensemble; il serait bien cruel de ne pas essayer d'adou-

cir nos chagrins en les partageant. »

Mathilde fut si saisie de la bonté extrême et inattendue avec laquelle elle venait d'être accueillie, qu'elle ne put d'abord y répondre par une explication qu'elle croyait devoir à une personne qui ne lui avait peut-être parlé ainsi que parce qu'elle ignorait sa situation actuelle. Enfin, elle lui dit d'une voix altérée :

« La dernière fois que je vous ai vue, j'étais déjà loin de croire que je pusse mériter la bienveillance d'une personne aussi parfaite que vous; mais si vous ignorez ce qui s'est passé depuis, votre bonté est trop grande pour que vous deviniez à quel point je m'en suis rendue indigne. »

« Quelque chose que j'aie pu appren-

dre, reprit mistriss Sydney, je vois que vous êtes malheureuse : c'est-là seulement ce que je veux me rappeler ; car, lorsqu'on a autant souffert que moi, on sent qu'il ne peut exister de liens plus puissans que ceux formés par le malheur. »

« Attendez encore, dit Mathilde, vous ne pouvez pas tout savoir. Laissez-moi vous conjurer de me croire aussi coupable qu'on peut l'être, et épargnez-moi la douleur de vous révéler ma situation actuelle ; car il est impossible qu'une personne dont les principes (pardonnez, si je vous parle avec cette franchise), qu'une personne, dis-je, dont les principes paraissaient trop sévères pour l'état présent de la société, voulût accueil-

lir avec cette bonté une malheureuse comme moi : si elle savait tout ce qu'elle a fait ; votre réputation sans tache pourrait en souffrir, et être souillée par ma présence. »

« Je n'ai point une telle crainte, reprit mistriss Sydney, jamais on ne m'a vue montrer de l'indulgence pour le vice heureux ; mais le monde et ces censures, souvent injustes, n'auraient pas le pouvoir de me décider à éviter quelqu'un à qui mes services seraient utiles ; vous êtes peut-être une pécheresse, mais certainement vous n'êtes pas une pécheresse endurcie, ajouta-t-elle, en pressant doucement la main de Mathilde et la regardant d'un air attendri ; puis elle la fit passer par une petite

porte donnant sur un jardin qui entourait son habitation. »

« Est-il possible que je trouve enfin une amie et une telle amie? dit Mathilde en pressant à son tour le bras que mistriss Sydney lui offrait, et se sentant touchée au-delà de toute expression. »

« Ne croyez pas, continua mistriss Sydney, malgré le mépris que j'ai exprimé pour la justice du monde, que j'aie la folie de vouloir la braver inutilement; quoique je m'y expose de bon cœur, quand il s'agit de remplir un devoir. J'ai été mise à l'épreuve, car je me suis trouvée dans la plus difficile de toutes les situations à laquelle une femme puisse être exposée; et je crois que les personnes

les plus disposées à mal parler de leur prochain, n'ont jamais pu m'accuser de légèreté. Oh non! répliqua Mathilde, j'ai toujours entendu citer votre conduite comme irréprochable, et par ceux même dans la bouche desquels une telle louange n'était pas sans quelque mélange d'amertume. »

«Eh! bien, dit mistriss Sydney, ce n'est pas maintenant que je pourrais être retenue par la crainte de nuire à ma réputation, en cherchant à consoler et à servir une personne chez qui, j'en suis sûre, le sentiment du bien n'est pas détruit. Ce n'est pas à présent que je pourrais hésiter à faire tous mes efforts pour exciter en elle un repentir salutaire; ayant perdu

tout ce qui pouvait me faire aimer la vie, je prévois, sans éprouver de regrets, que je ne ferai que languir quelques momens de plus ou de moins sur le bord de la tombe où je suis destinée à descendre bientôt. »

Mathilde frémit en entendant ces tristes paroles : « Je vous dis la vérité, répliqua mistriss Sydney, je le sens là, continua-t-elle, en touchant sa poitrine, et vous pouvez le remarquer sur mon visage, ajouta-t-elle, en montrant ses joues dont les couleurs brillantes ne pouvaient être attribuées à cette fraîcheur que donne la santé, mais à une maladie de langueur. »

Mathilde soupira, car elle ne put nier ces preuves trop positives du danger de son amie.

« Il n'est pas moins vrai, reprit celle-ci, que je n'ai aucun sujet de regretter la vie ; le seul de mes liens que la mort n'ait pas encore détruit est celui qui a été brisé par la cruauté et l'insensibilité. »

« Vous avez été malheureuse dans votre ménage ? interrompit Mathilde : auriez-vous donc été forcée d'unir votre sort à celui d'un homme que vous n'aimiez pas ? »

« Au contraire, dit son amie, car le malheur arrive quelquefois, ou parce qu'on s'est trop livré aux illusions de la passion, ou parce qu'on a été obligé de céder à des raisons de convenance. J'ai fait un mariage d'amour. Mr. Sydney avait tout ce qui peut séduire une fille jeune et

sans expérience ; mais rien de ce qu'il faut pour être un bon mari. Il n'avait pas assez de caractère pour supporter patiemment les difficultés sans cesse renaissantes que lui donnait un revenu trop borné, et sa vanité ne put résister aux artifices de la femme la plus adroite et la plus séduisante ; il me quitta pour elle, parce qu'elle était plus riche et plus belle que moi. Depuis ce moment, des pertes cruelles que j'ai éprouvées dans ma famille m'ont fait devenir héritière, et j'ai mis à sa disposition la plus grande partie de cette fortune que j'avais acquise ; mais j'ai cessé de désirer de le revoir. Tendrement attachée à mes parens, ayant joui pendant quelque temps des douces

consolations que me procurait leur affection, tout ce qui pouvait me faire encore aimer la vie m'a été enlevé successivement, et je suis restée seule dans le monde. Oh! lady Mathilde! parmi les nombreuses afflictions auxquelles la nature humaine est exposée, il n'y en a pas de plus grande que d'être destinée à voir ceux qui nous sont chers tomber autour de nous, et être les victimes de cette cruelle maladie qui, se glissant dans nos veines et nous laissant souvent l'apparence de la santé et de la beauté, semble choisir de préférence ceux à qui leur jeunesse et de brillantes espérances rendaient l'existence précieuse. Je suis née d'une famille sujette à la consomption;

notre excellente mère nous laissa ce fatal héritage. Nous la perdîmes jeune encore; mon père, qui était au service, fut tué au commencement de la guerre contre la France. Nous étions accoutumés à regarder mon frère comme notre protecteur, et le sentiment que nous éprouvions pour lui était un mélange d'amour et d'admiration; il était beau, vif, spirituel, mais il avait un sang ardent, qui trop souvent est la source de ce mal funeste: il en fut victime à son tour, presque sans en avoir été averti, et tandis que, plein de confiance dans l'avenir, il formait sans cesse des projets pour lui et pour nous-mêmes. Mais pourquoi continuerais-je à vous entretenir sur un si

triste sujet ? Ma dernière sœur, celle que je chérissais le plus, dont l'âge se rapprochait du mien, était encore, il y a deux mois, à la place que vous occupez, entretenant l'espoir que nous retournerions bientôt ensemble en Angleterre. Hier, quand je vous ai rencontrée, je venais de pleurer sur sa tombe ! »

Mistriss Sydney s'arrêta pour tâcher de se remettre un peu, et après un pénible effort, elle continua ainsi : « Vous croirez peut-être que c'est par égoïsme que j'ai été portée à me réunir à vous; car solitaire et mourante, comme je le suis, que sont pour moi le monde et ses préjugés, en comparaison du bonheur d'avoir trouvé une telle amie ? mais si j'espère

recevoir de vous des consolations, j'ai aussi la confiance qu'il sera en mon pouvoir de vous en offrir plusieurs. Pardonnez-moi, chère lady Mathilde, si je vous dis que, remarquant en vous des signes évidens des regrets que vous inspirent vos erreurs passées, je conçois l'espérance de ramener vos idées à cette source pure qui a été ma véritable, ma constante, mon unique consolation dans tous mes malheurs. Je suis assurée que vous en éprouverez un grand soulagement dans vos chagrins, et que le Dieu de bonté bénira votre repentir. »

A dater de ce jour, Mathilde et mistriss Sydney devinrent inséparables. Notre Héroïne, loin de redouter

de se lier intimément avec une personne qui avait tant de sujets d'affliction, parvint par degrés à acquérir ce calme et cette tranquillité que possédait son amie. Elle redevint sensible aux beautés de la nature, et se décida à reprendre son crayon et son livre d'esquisses, afin de pouvoir dessiner, lorsque sa propre situation et l'état de faiblesse de mistriss Sydney les obligeraient toutes deux à se reposer.

Elle avait souvent la consolation de recevoir des nouvelles d'Ormsby, et de savoir par lui que ses recherches, relativement à Santelmo, avaient été couronnées du succès ; elle apprit aussi que l'affaire du divorce était

commencée, et devait se terminer sans qu'on eût à craindre aucun délai.

CHAPITRE IX.

L'absence d'Ormsby se prolongeait plus qu'il ne s'y était attendu, par la difficulté qu'il avait trouvée à réunir, de tant de côtés différens et dans une terre étrangère, des preuves évidentes de la naissance de Santelmo, et à faire reconnaître son identité au milieu des diverses situations où il s'était trouvé pendant sa première jeunesse. Mathilde reçut l'heureuse nouvelle que ses soins

désintéressés avaient eu le plus heureux succès, et que l'évidence qu'il avait obtenue avait été telle, qu'aucune cour de justice ne pourrait s'y refuser. Il ajoutait que, pour venir plus tôt la rejoindre, il s'embarquerait à Gènes sur une felouque, et jouirait du bonheur inexprimable de la serrer dans ses bras le jour qui suivrait celui où elle recevrait sa lettre. Il finissait, en se félicitant de l'excellente nouvelle qu'il avait reçue d'Angleterre ; le bill de divorce de sir James Dornton venait de passer à une des chambres législatives, et par conséquent, il ne doutait pas qu'aussitôt après son retour, il ne fût enfin en son pouvoir de s'unir à elle pour jamais.

« Je sais, dit mistriss Sydney à Mathilde, lorsqu'elle lui fit part de ce qu'elle venait d'apprendre, que plusieurs personnes d'un excellent esprit conservent beaucoup de doute sur la convenance des mariages ainsi contractés; mais, dans mon humble opinion, il est contraire aux principes bienveillans de notre religion de ne pas nous laisser les moyens de sortir d'une situation criminelle que nous nous reprochons. Je connais des femmes qui, ayant trouvé cette ancre de salut, ont eu ensuite une conduite irréprochable comme épouses et comme mères: et, dans votre position particulière, j'ai la confiance que l'intervalle salutaire, qui vous a été laissé pour vous livrer

au repentir dans la solitude, vous a suffisamment préparée à remplir ces nouveaux et importans devoirs. » Mathilde baissa humblement la tête.

La matinée du jour où Mathilde attendait Ormsby, était calme et pure; il semblait que la nature eût fait un de ces efforts extraordinaires qui, dans ce délicieux climat trompant les calculs du calendrier, viennent nous charmer, même au milieu de l'hiver, par un sentiment de sécurité que nous n'avons ailleurs que dans l'été. Mathilde avait décidé son amie à l'accompagner jusqu'à l'extrémité de la terrasse qui faisait face à la mer; son œil resta long-temps fixé sur le brillant horizon, dans l'espoir de découvrir le vaisseau

aussitôt qu'il commencerait à paraître; mais on n'apercevait même pas sur cette vaste étendue d'eau une seule vague blanche qui pût tromper ses regards et lui faire croire qu'elle voyait enfin ce bâtiment si désiré. Cependant il n'était pas encore tard, et les tendres efforts de mistriss Sydney pour calmer son impatience ne furent pas sans succès pendant quelque temps; mais les heures succédaient aux heures, et il n'arrivait point. Enfin, le soleil qui éclairait encore faiblement la surface unie qu'elles avaient devant elles, finit par se retirer, et par se réfléchir seulement sur le sommet couvert de neige des Alpes qui terminaient l'horizon.

Mathilde entendant alors la toux

sèche de mistriss Sydney, qu'augmentait encore le froid devenu plus vif, se rappella combien il serait égoïste à elle, et dangereux pour son amie, de la retenir davantage. Elle insista donc pour qu'elle la quittât aussitôt, et retournât chez elle.

Quand Mathilde fut privée de sa compagne, elle sentit redoubler son impatience. « Avec un si bon vent, se disait-elle, il devrait déjà être ici ! » Comme elle prononçait ces derniers mots, elle tressaillit en entendant un tourbillon qui, s'engouffrant au milieu des feuilles tombées, les transportait à une distance considérable. Dans l'état d'agitation et d'irritation nerveuse où elle se trouvait alors, un incident, si léger en appa-

rence, suffit pour troubler tout à coup le sentiment de bonheur que jusque-là elle avait en vain tâché de réprimer malgré les reproches de sa conscience, mais ce trouble ne se prolongea pas au-delà de l'agitation passagère du vent qui l'avait causé; et elle put encore jouir, pendant quelques instans, de l'espérance de voir bientôt se réaliser cette réunion tant désirée.

Restée seule, et pouvant se livrer sans crainte d'être interrompue, aux douces émotions que lui causait la pensée de ce prochain retour, elle se rendit à la hâte sur un promontoire éloigné, d'où elle croyait que sa vue pourrait embrasser une plus grande partie du chemin qu'Ormsby devait

*

parcourir ; mais quand elle fut parvenue au but de sa course, la scène qui vint frapper ses regards était effrayante, terrible et faite pour détruire cet espoir qui seul la soutenait depuis si long-temps.

Il faut avoir été témoin de la manière frappante dont les tempêtes s'élèvent tout à coup sur la Méditerranée, sans qu'on soit jamais averti d'avance qu'il existe quelque danger, pour se former une juste idée du changement presque miraculeux qui eut lieu en un instant, et de l'horrible spectacle qui vint frapper les yeux de notre Héroïne ; d'épais nuages se rassemblaient de tous côtés, leur obscurité et leur teinte sombre paraissaient plus effrayantes encore

par la réverbération du soleil couchant, dont les rayons semblaient faire un dernier effort pour percer leur épaisseur toujours croissante.

Lorsque Mathilde atteignit le promontoire qu'elle avait cherché avec tant d'ardeur, on pouvait encore distinguer la vaste étendue des eaux; mais leur surface, qui paraissait si unie auparavant, était alors agitée et terrible; les vagues et les nuages semblaient se confondre. Mathilde resta, pendant quelques instans, immobile contre la pierre, sans paraître s'apercevoir de la violence du vent qui s'engouffrait autour d'elle : un froid mortel parcourut ses veines. Les douces espérances auxquelles elle s'était livrée avec tant de con-

fiance firent place à l'effroi et à la terreur avec la même rapidité que le changement soudain et complet de tous les objets qui l'environnaient. Le sombre murmure du tonnerre qui groudait dans le lointain venait frapper son oreille comme la cloche de la mort; elle croisa fortement ses mains contre son sein, et courant comme une folle, elle redescendit vers le rivage; elle était tellement absorbée par ses funestes pensées, tellement insensible à ses souffrances personnelles, qu'elle ne savait pas elle-même ce qu'elle faisait, ni depuis combien de temps elle parcourait ce lieu d'horreur.

Elle se serait à peine aperçue, que la pluie traversait ses légers vêtemens,

si les craintes qu'elle ressentait pour celui qui l'occupait uniquement n'en avaient pas été fort augmentées ; elle aurait regardé sans effroi l'épaisse écume qui venait continuellement la couvrir tout entière, si cette écume ne lui avait pas dérobé la vue de l'Océan sans bornes, qui contenait toutes ses espérances. Enfin, elle ne put en douter : ce n'était pas une forme fugitive telle que les vagues agitées en prennent quelquefois ; ce n'était pas une création imaginaire inventée par son esprit troublé. Elle aperçut une voile légère qui semblait percer l'obscurité qui l'entourait. Quelques instans après, elle la vit plus distinctement encore se balancer, s'agiter au gré des vents, et le mât qui la soute-

nait se rompit et vint frapper avec force la tête de ceux dont tous les efforts réunis avaient échoué contre la violence de la tempête. Tout cela ne dura qu'un instant, et le dernier gémissement de la misère humaine vint frapper l'oreille de Mathilde, en se mêlant à l'horrible mugissement des vagues en furie.

Ceux dont la carrière se termina ainsi tout à coup, ne furent pas plus étrangers à ce qui se passa autour d'eux, après qu'ils eurent laissé échapper ce dernier cri d'agonie, que la femme infortunée, qui venait d'être témoin de leur naufrage, presque sans vie, trempée de pluie, les bras étendus vers la mer, et couchée sans connaissance sur le rivage, c'est dans

cet état que la pauvre Mathilde fut trouvée par son amie que l'inquiétude avait ramenée près d'elle.

Le coup affreux qu'elle venait de recevoir l'avait presqu'entièrement privée de l'usage de ses sens, et elle ne revint à elle que pour souffrir les douleurs d'un travail anticipé. Le combat fut long et incertain; et, le second jour après cet événement était près de finir, lorsque cette malheureuse créature put enfin presser sur son cœur déchiré une petite fille dont la naissance prématurée et l'extrême délicatesse laissaient peu d'espérance qu'elle pût survivre longtemps à sa mère mourante.

CHAPITRE X.

Le matin du jour où Ormsby annonçait à Mathilde qu'il comptait s'embarquer pour Gênes, il avait reçu une lettre de sa mère, avec laquelle il avait eu une correspondance suivie pendant ses recherches sur le sort de Santelmo. Elle lui écrivait pour le prévenir qu'elle était arrivée à Turin avec sa fille et Santelmo, qu'elle n'avait pas la force d'entreprendre en ce moment un plus long

voyage, mais qu'elle avait la plus grande impatience de le voir : cette lettre l'avait déterminé à changer ses plans, et à se rendre d'abord à Turin, et de là à Nice, par le col de Tende. Il ne voulait pas qu'aucun délai inutile vînt s'opposer à ce qu'il rejoignît aussitôt Mathilde ; mais il espérait qu'en voyageant avec une extrême vitesse, et ne prenant qu'un jour pour terminer les arrangemens qu'il avait à faire à Turin avec sa famille, il pourrait, en allant par terre (ce qui est toujours beaucoup plus sûr), arriver encore à Nice aussi promptement qu'il l'avait compté d'abord.

Quoiqu'il eût été trompé dans ses calculs, et se fût trouvé obligé de se soumettre à la nécessité de retarder

d'un jour son départ; cependant la bonté de son cœur l'avait reconcilié avec cette pensée, en réfléchissant au bonheur qu'il avait ainsi procuré à sa famille.

Il était parvenu à tout arranger pour le prochain mariage de Santelmo et d'Émilie, et il avait été convenu que, lorsqu'il aurait eu lieu, lady Ormsby, que rien ne pourrait plus retenir alors, viendrait le rejoindre pour assister aux couches de Mathilde; il avait aussi reçu à Turin la nouvelle que le bill du divorce avait passé à la chambre législative, et le plaisir qu'il se promettait en pensant qu'il reverrait bientôt celle qui lui était si chère, était encore augmenté par l'idée de toutes les conso-

lantes et heureuses nouvelles qu'il avait à lui annoncer.

Après avoir descendu la dernière montagne dont le revers donne dans la vallée du Var, il ne put s'empêcher de regarder autour de lui, dans l'espoir qu'elle serait peut-être venue jusque-là pour l'embrasser plus tôt; car il oubliait que, d'après sa lettre, elle s'attendait à le voir venir par un autre côté.

Avant que sa voiture fût arrivée à la *villa*, son œil avide cherchait déjà à distinguer les fenêtres de sa chambre qu'il connaissait si bien. « Bon Dieu! elles sont fermées! qu'est-ce que cela veut dire? s'écria-t-il en ouvrant brusquement la porte. » Il vit d'abord mistriss Sydney qu'il avait

connue autrefois, et dont la physionomie troublée semblait confirmer ses plus funestes appréhensions, et le frappa de terreur; il sentit son cœur défaillir, et laissant échapper le nom de Mathilde, il voulut se rendre immédiatement dans sa chambre. Aussitôt mistriss Sydney l'arrêta doucement, en lui disant : « Dieu soit loué! vous êtes enfin arrivé! Mais cette heureuse nouvelle doit lui être annoncée avec les plus grandes précautions. Sa vie dépend peut-être de ce que vous ne paraissiez pas tout-à-coup devant elle.

« Pour l'amour du ciel! s'écria Ormsby, ne me réduisez pas plus long-temps au désespoir. Qu'est-il arrivé à ma chère Mathilde? Puis acca-

blé par les sentimens confus qui remplissaient son cœur, il tomba sur une chaise, et couvrant son visage de ses mains, il sanglotta comme un enfant. »

« Calmez-vous, je vous en conjure, lui dit mistriss Sydney : Lady Mathilde est mieux maintenant, elle est un peu mieux, je vous assure. Si vous êtes déjà dans cet affreux état, comment pourrez-vous supporter sa vue ? »

Supporter sa vue! répéta Ormsby, je veux la voir à l'instant même : insensé que j'étais, de rester ici et de perdre un seul instant pour jouir de sa présence adorée. Mais par pitié, dites-moi toute la vérité, quelqu'affreuse qu'elle puisse être. Qu'est-il

donc arrivé? ajouta-t-il en voyant mistriss Sydney lui prendre le bras pour tâcher de le retenir; il l'interrompit sans cesse, et fut en proie à la plus amère douleur, lorsqu'elle lui fit le triste récit de ce qui s'était passé la nuit d'auparavant. Cependant, même au milieu de ses cruelles angoisses, son âme généreuse ne put s'empêcher d'être touchée de l'extrême bonté que lui témoignait cette femme tendre et compatissante: tant la douleur nous porte à l'affection pour ceux qui la partagent avec nous!

« Bonne! excellente amie! dit Ormsby, laissez-moi! Retournez près de ma chère Mathilde, dites-lui que son pauvre Auguste vit encore, et lui est rendu. Oh! pourquoi cet Océan

sans bornes n'a-t-il pas été mon tombeau? il m'aurait délivré de bien des maux si..... mais cela ne peut être...; elle est jeune, elle a de la force, elle sera sauvée! Ah! dites-moi que vous le croyez! »

Mistriss Sydney lui pressa tendrement la main, et désirant donner une autre direction à son esprit qui était presqu'égaré par tant d'émotions diverses, elle lui montra un berceau qui était dans un coin de la chambre, et sur lequel sa petite fille dormait.

« Mon pauvre enfant! s'écria-t-il, est-ce donc ainsi que je célèbre ton arrivée dans ce monde de douleur! que le ciel te préserve de cette infortune, qui, je le crains bien, sera ton plus sûr héritage!

Quand mistriss Sydney entra dans la chambre de lady Mathilde, elle la trouva dans son lit, soutenue par des oreillers. Les fenêtres étaient toutes grandes ouvertes; ses belles mains jointes pour prier, et des larmes amères se succédaient sans interruption sur ses joues éteintes.

« Chère amie! dit-elle à mistriss Sydney, j'ai été bien faible! mais je rejoindrai bientôt celui que j'aime. Je le sens là, ajouta-t-elle, en pressant ses mains contre son cœur, et la sensation de la mort est consolante pour moi. Ne vous affligez pas ainsi, car je le reverrai! Dieu est miséricordieux! il ne rejettera pas la prière d'une âme contrite et repentante. »

« Chère Mathilde, dit son amie en

l'interrompant, ne vous laissez pas aller ainsi à ces tristes présages de mort; vous n'avez aucun sujet d'alarmes; vous reverrez Ormsby, vous le reverrez bientôt ! »

« Il est ici....! il vit....! je ne l'ai pas perdu....! je lis tout cela dans vos yeux. O mon Dieu ! laissez-moi vivre pour le revoir, s'écria Mathilde, qui, épuisée par cet effort, tomba sans connaissance sur son oreiller. »

Elle était dans les bras d'Ormsby, lorsqu'elle reprit l'usage de ses sens. Ce fut de sa main tremblante qu'elle reçut les cordiaux que sa faiblesse lui rendait nécessaires. La faulx inflexible de la mort parut même un instant suspendue par l'énergie nouvelle que lui rendit l'excès de sa joie et de son

amour : pendant un instant, ils ne sentirent tous deux que le bonheur enivrant de se trouver réunis.

« Mon enfant !... notre enfant !... Ormsby, l'avez-vous vu? dit Mathilde, tandis que mistriss Sydney plaçait la petite fille à côté de sa mère. »

« Cher enfant, dit Ormsby en l'embrassant, oh ! ma bien aimée Mathilde, quel trésor il sera pour nous ! Combien notre bonheur s'augmentera à mesure que nous le verrons croître sous nos yeux ! »

« Notre bonheur !... Oh ! Ormsby !.. donnez-moi de l'air ! je suis très-faible. Mais, ne me quittez pas. »

« Te quitter ! Oh ! pourquoi t'ai je quittée un seul moment ! Comment ai-je pu me décider à m'arracher un

instant des bras de mon unique bien! »

« Ne parle pas ainsi... ne murmure pas, mon ami. J'ai la confiance que ce mal sera pour moi la source du bien. Oui, Ormsby, je sens que je suis maintenant mieux préparée à mourir: si j'avais toujours été près de toi, plusieurs réflexions tristes, mais salutaires, auraient été perdues pour moi. Pense à notre chère Emilie... le bonheur dont elle est si digne ne sera pas trop acheté par ma mort. »

« N'y a-t-il donc pas de médecin ici? dit Ormsby. Calme-toi, je t'en conjure; tu ne pourrais pas résister à tant d'émotions..... elles sont trop fortes pour toi.... »

Ormsby ne se trompait pas. Mathilde était entièrement épuisée: cependant on ne pouvait en attribuer la cause à ces émotions délicieuses, dont elle avait joui trop tard. Si quelque chose, au contraire, avait pu prolonger sa fragile existence, c'eût été le bonheur qu'elle ressentait maintenant. Mais son âme errait déjà sur le bord de l'éternité, et, dans peu d'heures, elle devait prendre son vol vers le ciel.

« L'amour ne peut-il donc pas donner de bonheur parfait dans ce monde? dit mistriss Sydney en soupirant. Faut-il donc que ces êtres chéris se séparent au moment même où ils auraient pu vivre dans l'innocence, et se repentir ensemble de leurs fautes passées? O mon Dieu! que ta volonté

soit faite ! mais pourquoi permets-tu qu'une personne triste et isolée, comme je le suis, soit destinée à rester derrière eux et à leur survivre? »

Il y eut quelques instans dans le reste de la soirée, pendant lesquels les yeux de Mathilde parurent si brillans, sa voix si douce et si sonore, qu'Ormsby et mistriss Sydney ne purent s'empêcher de concevoir l'espérance qu'elle pourrait encore leur être rendue ; mais le médecin pensa qu'il était de son devoir de leur ôter un espoir si peu fondé ; il se crut obligé de les avertir qu'elle pourrait à peine passer la nuit, et qu'il craignait beaucoup que son enfant ne pût pas lui survivre.

Mathilde entendit en partie ce

qu'il disait; et pressant sa fille contre son sein, elle s'écria : « Oui, mon Dieu! ce serait trop attendre de ta bonté infinie, que de conserver l'espérance que mes péchés sont expiés, et que je puis mériter d'être rendue à cette innocente créature! »

« Ne craignez rien; dit mistriss Sydney : rappelez-vous avec confiance que la même autorité divine, qui nous apprend quels sont ceux qui entreront dans le royaume des cieux, nous dit qu'il y aura des grâces particulières, accordées au pécheur repentant. »

Pendant le cours de cette nuit déplorable, on ne parvint à prolonger l'existence de Mathilde qu'en donnant continuellement de l'air à son

appartement. A mesure que l'obscurité et les vapeurs du point du jour commencèrent à disparaître, les ombres de la mort semblèrent devenir plus épaisses et se rassembler autour de la tête de cette victime dévouée. Les parfums rafraîchissans du matin ne purent ranimer ses lèvres livides, prêtes à exhaler ce dernier souffle mortel, qui devait bientôt se mêler à celui du doux zéphir. Les premiers rayons du soleil levant se réfléchirent en vain sur ses yeux éteints, qui allaient être privés pour jamais de la brillante lumière du jour; ils se fermèrent enfin, et l'infortunée Mathilde fut délivrée de toutes ses souffrances.

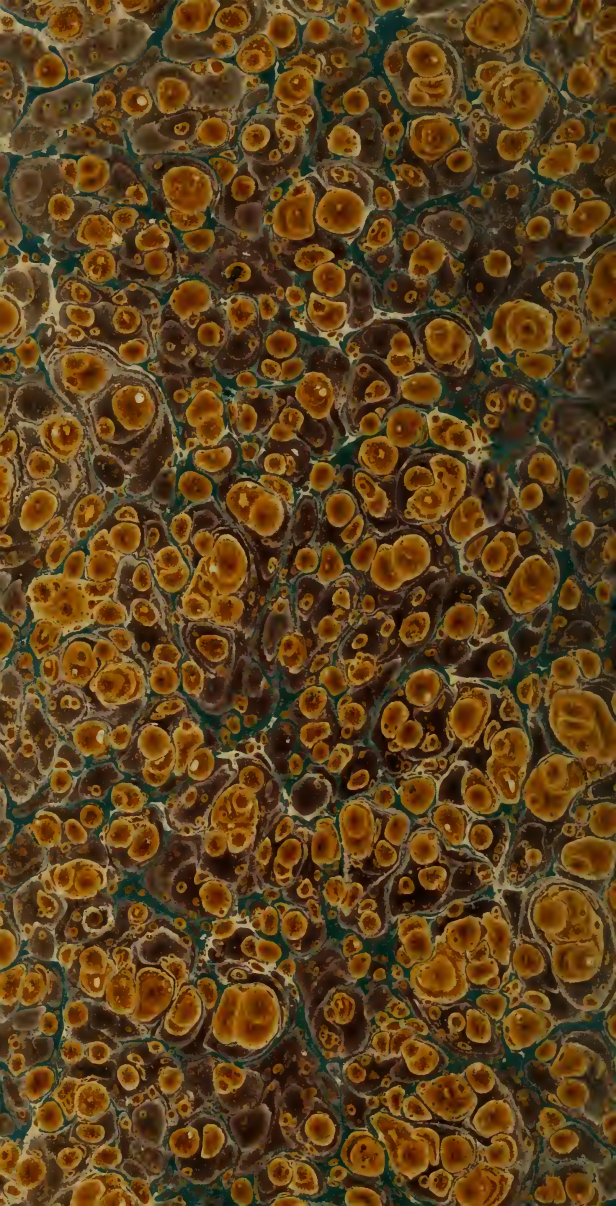
Quand Ormsby sortit de la morne

stupeur où son désespoir l'avait plongé, et reprit le sentiment pour connaître toute l'étendue de son malheur, il vit que son pauvre enfant avait aussi terminé son existence éphémère; et ce fut ainsi que disparut à la fois tout ce qui pouvait rappeler le souvenir de sa funeste passion.

Plusieurs mois après, Ormsby chercha quelque soulagement à ses peines en prenant du service, et se dévoua à la cause des Grecs. Mais au milieu même des événemens les plus importans qui marquèrent la suite de sa vie, l'image de sa pauvre Mathilde fut toujours présente à sa pensée; il la voyait sans cesse telle qu'elle lui était apparue à son heure dernière, le cœur déchiré et repentant, telle

qu'elle était enfin au moment de la fatale catastrophe qui le laissa seul dans le monde.

FIN.



UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 052951255